

LE CHERCHEUR

REVUE ÉCLECTIQUE

VOL. II.

15 JUILLET 1889.

No. 22.

NOS DERNIERS HUMANISTES

I

Qui sont-ils en France ? combien sont-ils aujourd'hui ? et où les trouver ? C'est retrouver qu'il faudrait dire. En Chine, on n'aurait pas de peine à les qualifier ; on les rangerait d'emblée dans la classe des Mandarins ou Lettrés d'Etat. En France, il n'existe point de Lettrés d'Etat ; il y a un peu partout des lettrés et des hommes bien élevés ; et pourquoi bien élevés ? parce qu'ils " ont fait leurs Etudes ", comme on disait encore au commencement de ce siècle. Or, ceux qui ont fait leurs Etudes sont des humanistes, humanistes dérivant d'humanités. Combien sont-ils aujourd'hui ? Encore assez nombreux, Dieu merci, pour qu'il ne soit pas nécessaire de les compter un à un, et d'en dresser une statistique exacte. On les rencontre par le monde assez communément : on les coudoie dans les compagnies, sans qu'ils soient pour cela de vos amis ou de votre monde habituel. On ne sait pas toujours leur noms, la profession qu'ils exercent pas davantage. Et néanmoins un certain attrait de civilité fait que vous allez à eux comme de plain pied, et que et que vous liez propos avec ces inconnus. Ils ont de si bonnes façons ! Ils parlent un français qui ne sent ni son puriste, ni son grammairien breveté, le français de l'Isle-de-France, au moins ce qu'il nous en reste de la bonne époque. Avec eux on tombe encore dans la propriété des termes, on appelle les choses par leur nom, et le discours n'a rien perdu de ses délicatesses et de ses pudeurs ; le sel gaulois, je ne dis pas les gauloiseries, n'en n'est pas ôté ; il n'y a de retranché de la conversation de ces honnêtes gens que le jargon emphatique et vide et un certain argot des rues qui, dit-on, commence à se couler par toutes sortes de canaux secrets jusque chez le beau monde.

Quels sont donc ces hommes qui, n'étant affiliés à aucune franc-maçonnerie, n'ayant à échanger ni signes convenus, ni mots cabalistiques, se recherchent, se joignent, et sont l'un à l'autre dès la première entrevue ? La politique, hélas ! les divise bien un peu. On est pour ceci contre cela ; on n'entend pas de la même manière le bien public. Mais sur la morale, qui n'est ni cette chose-ci, ni cette autre, mais la chose de tout le monde, sur le bien et le mal, sur ce qui est honneur et ce qui est vilénie ces hommes n'émeuvent pas de disputes ; tant ils sont de même sentiment, et tant les Belles-Lettres leur ont fait des mœurs pareilles et rempli leur esprit des notions lumineuses de l'honnête !

Tels sont nos humanistes, ceux que les lettres *litteræ humaniores* ont allaités, et par après nourris de leur moëlle la plus succulente. Ils ne sont pas tous des poètes de haut vol, des orateurs, des écrivains, des

philosophes chefs d'école. Un Etat, comme le faisait remarquer Riche-lieu, ne porterait pas cette multitude de génies ; il n'aurait pas de quoi les faire subsister. Mais tous sont des hommes intelligents, aptes aux choses de leur profession, d'un commerce commode, et possédant cette science des mœurs qu'on acquiert à fréquenter les anciens, Grecs et Romains, science effective, et pas simplement idéale, qui nous met en état de connaître nos contemporains, et de nous gouverner nous-mêmes parmi cette diversité d'intérêts, d'humeurs, et de caractères. Nos humanités ne sont pas moins que cela, et ce n'est pas les surfaire que parler d'elles avec ce sentiment de leur grandeur traditionnelle et de leur importance sociale.

II

Quels sont donc ceux que nous appelons nos derniers humanistes, et quelle date assigner à ce dernier recrutement de nos humanistes ? Comme le déclin de nos études classiques n'a guère cessé depuis vingt ans, il est difficile d'en dire les degrés ou les nuances. C'est le déclin, voilà le fait, pour triste qu'il est, et tel que l'ont constaté d'année en année les juges les plus compétents et les plus autorisés. Il tombe sous le sens commun que les causes principales du déclin de toute institution qui a pour objet de former de bons esprit, ce sont les remuements incessants qu'on y fait en vue d'accommoder la chose à des "tendances nouvelles" (le mot est devenu sacramentel), nouvelles et prédominantes de l'esprit humain, comme si l'art de penser, où consiste toute la vertu des études classiques, admettait des modifications de fond et des changements de parties ou de procédés soi-disant plus ingénieux et d'une mise en pratique plus rapide. L'art de penser ne souffre pas qu'on le traite comme on fait pour les modes ou manières diverses de s'habiller ; il ne comporte pas le renouveau d'agrément et d'élégances capricieuses. Il est et demeure l'art de penser avec toute son économie, avec ses commencements épineux, arides, d'assimilation lente et laborieuse, comme cela se dit de certains aliments, avec tout le *labor improbus* de la grammaire, et le temps aidant, ce maître des maîtres avec lequel nos pères comptaient, et avec lequel nous ne comptons pour ainsi dire plus. Encore un peu, et nous supprimerons par décret, avec motifs à l'appui, les douze premières années de l'enfant, le faisant sauter par dessus les éléments, et le mettant d'emblée au latin d'un Cicéron, d'un Virgile et d'un Tacite. Ne se passe-t-il pas déjà quelque chose de semblable dans notre enseignement secondaire, où les élèves d'humanités sont, à ce qu'il paraît, dressés à expliquer ces grands latins à vue de pays, et sans autre préparation qu'un acte de foi en leur propre suffisance ? Mais nous ne pourrions en faire autant, nous autres latinistes émérites ; et nous nous grattons encore la tête et nous nous rongions les ongles, comme parle le poète, pour entendre à fond, et non par manière de devinette, une satire d'Horace ou une page des Annales de Tacite.

Non, l'art de penser veut plus de suite et de sérieux. Il ne roule pas sur ces explications dépêchées, où tout est donné au petit bonheur. Apprendre à penser, c'est proprement entrer en commerce d'esprit avec les grands écrivains de la Grèce et de Rome ; c'est les pratiquer, au sens humain et social du mot. Et comment cela ? En se rendant leur langue familière jusqu'à s'en approprier le génie, les tours et les élégances

par une imitation ingénieuse et spontanée. Les grands humanistes de la Renaissance, érudits, philologues et même gens du monde, n'en ont pas usé d'autre sorte avec les Grecs et les Latins. Eux-mêmes ils se sont fait Grecs et Latins pour s'humaniser *intus et in cute*. Or, ce latin moderne n'est pas si méprisable qu'un Cicéron ne l'eût reconnu pour sien en plus d'un endroit. Ceux du XVIIe siècle, qui n'étaient pas sans doute des hommes mal élevés, ne maniaient pas trop mal le latin, quand ils s'y mettaient. Combien de grands noms à citer parmi les humanistes du grand siècle, ministres, généraux, magistrats, princes de l'Eglise, qui savaient le latin *ad unguem*, et qui l'écrivaient de même, non par pédanterie, mais pour ne pas quitter le commerce de leurs premiers maîtres en l'art de penser et de faire toutes choses avec bon sens, rectitude et vigueur.

I I I

Il n'y a pas plusieurs manières de définir les humanités, ni à se perdre dans les espèces. C'est l'art de penser, ou l'école universelle des esprits, hors de laquelle il ne se voit que des essais de culture hâtive, des expériences hasardeuses, des procédés mous et bénins commodes à la paresse, et qui, s'abaissant aux infirmes, humilient et démontent les forts. Il n'y a pas non plus d'études libérales de l'ancien temps, et qui ne conviennent plus au nôtre : elles sont ce qu'elles ont toujours été, une méthode admirablement propre à former de bons esprits et à promouvoir ceux de qualité supérieure : non pas qu'il s'agisse de créer une aristocratie de lettrés et d'idéalistes, mais simplement de ne pas laisser une société policée s'amoinrir et déchoir par la pénurie des talents. Or, cela ne manque pas d'arriver, quand les charges de l'Etat sont tombées en des mains indignes, et les professions mal tenues ou discréditées par leurs titulaires. Il va de soi que médiocrité et abaissement des études classiques signifient médiocrité et abaissement de la chose civile. Cela se sent, non pas tant à la petite qualité, voire même à la misère des épreuves probantes, Baccalauréat ès-lettres, Licence ès-lettres ; cela se sent d'une manière encore plus topique au peu de latinité des écoliers de nos établissements publics, à la maigreur et à l'inanité de ces modernes nourrissons des Muses grecques et latines. Ceux-ci ne sauraient supporter de comparaison d'aucune sorte avec nos Humanistes de la première moitié de ce siècle et d'au-delà, tant la dégénérescence a été rapide !

Les maîtres qui ont blanchi dans l'enseignement classique, et par les mains desquels ont passé de nombreuses générations universitaires, ont ce triste bénéfice des ans, que personne plus qu'eux n'a voix au chapitre, lorsqu'il s'agit d'apporter des preuves de la décadence lamentable des Humanités. Ils ont les mains pleines d'éléments de comparaison. Ils ont vu à l'œuvre les Humanités d'antan ; ils ont la mémoire encore toute charmée des compositions juvéniles de tels et tels rhétoriciens qu'ils pourraient nommer, et qui sont aujourd'hui les premiers dans leur partie, et quelques-uns parmi les premières de nos Compagnies lettrées et savantes. Ces compositions, dont le nombre et les espèces ont été brutalement réduites et les branches mères retranchées par le procédé du Scythe de la Fontaine, témoignaient de la vigueur naissante de ces apprentis penseurs et écrivains et d'un emploi des for-

ces de leur esprit par lequel ils ne faisaient rien moins que préluder aux travaux de leur future profession et à la vie contentieuse. D'où vient donc que les plus distingués de ces anciens humanistes, venant à se remémorer leurs essais de Rhétorique et refaisant le chemin qu'ils ont fait depuis, n'ont pas le mauvais goût de tenir pour rien les prémices de leur esprit, et de les ravalier à de la menue besogne de classe ? D'où vient, au contraire, qu'ils ne peuvent pas, à moins de renier leur identité, convenir qu'en eux vit et pense et s'agite le même homme qu'ils étaient sur les bancs de l'école, à l'ingénuité près et aux grâces d'un printemps évanoui ? Si la personne de l'adolescent qu'ils ont été ne leur revient, elle revient fort aux vieux maîtres sous lesquels ils ont commencé à travailler, et qui les ont vus depuis, sans s'en étonner, se disputant les premiers rangs et se faisant un nom dans leur pays. Ces maîtres, par la seule vertu de l' " institution " et par une pratique des esprits pour ainsi dire journalière, les connaissent mieux qu'ils ne se connaissent eux-mêmes : ils les ont vus si souvent à l'œuvre ; ils les ont tant de fois maniés et redressés sur ceci, sur cela, usant avec eux de l'éperon ou du frein, excitant les tièdes, retenant les impétueux, et toujours persécutant ceux-ci ou ceux-là sur les maîtres parties de l'art de penser, sur le bon ordre du discours, sur la propriété souveraine du langage. Ils obligeaient par cette discipline *ex cathedra*, qu'on dit bien tombée aujourd'hui, l'esprit de chacun à se découvrir à eux, et à ne leur rien céder de son naturel et, pour ainsi dire, de sa complexion. Enflure ou vigueur vraie, déclamation ou chaleur d'âme, obscurité ou netteté du fond, l'amour des mots sans celui des choses, ou le goût, qui déjà se prononce, du solide, le sophisme qui commence à poindre et le paradoxe à se montrer, ou bien la suite et le soutenu des bons raisonnements, ils mettaient le doigt sur tout cela, et n'attendaient pas à faire le discernement des esprits, de ceux faciles à se ranger à leur parole et de ceux qui leur échappaient par cent tours de souplesse. Que dis-je ? ces maîtres pressentaient à des signes non douteux certaines aptitudes dominantes chez les éphèbes et d'irrésistibles vocations ; en quoi il leur est arrivé rarement de se tromper. Non qu'ils se soient jamais donné le ridicule de tirer l'horoscope d'aucun de leurs élèves ; mais, à force de manier ces esprits candides qui venaient à eux de leur propre mouvement et se livraient à leur maîtrise, ils se formaient du génie de chacun d'eux une opinion que le monde et les affaires qu'on y traite n'ont pas infirmée ni démentie. Ces maîtres de la jeunesse française, aujourd'hui plus qu'émérites, comment s'y prenaient-ils et de quels moyens usaient-ils pour former des humanistes ? Il est temps de le dire.

IV

En premier lieu, ils étaient des professeurs de belles-lettres ; ils n'étaient rien de plus, et rien de moins. Ils se gouvernaient par cette maxime célèbre, et vieille comme le monde, à laquelle personne ne manque impunément et sans mettre à mal ses affaires : "*Age quod agis*" fais ce que tu fais, ou sois à ce que tu fais, à cela seulement. Ils ignoraient le forum et ses tumultes : ils n'étaient d'aucune faction : *nullius in factionis*, disaient les latins. Ils étaient citoyens de la République des lettres, et pas d'une autre quelconque. Ils ne connaissaient, ils n'aimaient que leurs chères lettres et la pétulante jeunesse, de laquelle ils se

faisaient écouter sans trop de peine. La Fontaine a dit de son " amateur des jardins " :

Il était prêtre de Flore,
Il l'était de Pomone encore.

Eux aussi, ils étaient de leur métier prêtres de Minerve et consacrés à la chaste déesse ; je veux dire qu'ils considéraient le professorat comme un sacerdoce dont ils acceptaient toutes les obligations. Ils n'eussent jamais sacrifié au dieu Plutus. Ils n'avaient pas de quoi lui faire offrande, étant tous ou à peu près gens de petit cens (*tennis census*), de mœurs irréprochables, point cupides, nets plus qu'on ne le saurait dire de tout argent vilain, et subsistant uniquement de leur travail, comme il est dit au psaume 137 : *Qui manducatis labores manuum vestrarum*. Ils étaient mariés, ou presque tous, le célibat n'étant point d'obligation stricte dans l'Université. Ils faisaient communément des mariages sortable ; bien peu prenaient femme dans le patriciat et dans la classe des épouses dotées, *uxores dotales*, comme les qualifiaient les Romains.

Ils jouissaient en ces temps-là d'une honnête liberté de penser ; et je n'ai pas souvenir qu'on les ait jamais trop gênés dans l'accomplissement de leur devoir professionnel. Comme on s'en fait sur toutes choses à leur prud'homie, on n'avait nulle raison de craindre que le sens propre ou l'infatuation d'esprit ne l'emportât chez eux sur l'universelle discipline des lettres et sur les règles communes de l'art de penser. On n'avait à redouter d'aucun d'eux qu'il ne substituât sa poétique personnelle à celle d'Aristote, d'Horace et de Boileau, et qu'il ne déshonorât par une critique barbare ou fantasque les types éternels du beau et et du bon. Telle était encore la force de l'institution universitaire : elle contenait les maîtres sans leur être incommode ; et ceux-ci, à vrai dire, avaient tellement à eux leur naturel, qu'ils n'en retenaient pas les saillies les plus vives et les plus inattendues : ce qui faisait, pour le dire en passant, l'originalité de leur enseignement. Classiques et romantiques, anciens et les plus modernes parmi les modernes, les uns et les autres étaient de notre domaine. Nous avions nos dieux indigènes, grecs, romains et français, que nous servions avec foi et amour, et par lesquels nous jurions religieusement : ils étaient pour nous le beau suprême, le beau sans tache, l'immortelle perfection. Après eux, dans l'ordre des temps, nous reconnaissions des génies qui ne leur étaient pas égaux en perfection [ah ! de combien il s'en manque !] mais qui leur étaient semblables par le sang et la race, et qui même ne tombaient pas toujours au-dessous de leurs grands ancêtres.

Nous admirions sincèrement ces modernes dans leurs vraiment belles parties et nous les faisons admirer à nos jeunes humanistes, préservant, autant qu'il était en nous, ces jeunes cervelles des éblouissements que leur causent les nouveautés, et leur apprenant à discerner le bruit et le clinquant des mots d'avec la plénitude et la vérité des choses. Nous aimions le bon *romantique*, — le bon seulement ! — du même amour que nous faisons le beau classique, nous réglant sur ce que Molière pensait de la Comédie : " Qu'importe quelle elle soit, si elle me prend par les entrailles ? " Moyennant cet éclectisme raisonnable, ni complaisant, ni pointilleux, nous ne sortions pas du vrai universel dans les

lettres ; nous ne manquions pas à l'immortalité des principes et des lois du goût ; et surtout nous ne descendions pas de nos sommets, d'Homère, de Sophocle, de Virgile, de Corneille, de Racine, pour battre au-dessous la plaine, et y faire lever, à la manière des chiens d'arrêt, des volées de petits génies inconnus ou incompris. Nous étions avant tout dans nos chaires de grécité et de latinité, des hommes de devoir, mais nullement des automates entre les mains d'un potentat quelconque, ministre de l'instruction publique, ou de nos proviseurs, de vrais lettrés comme nous. Nos personnes pédantes et rébarbatives ! Elles ne l'étaient pas le moins du monde ; et nous n'étions pas des latinistes pour ne pas entendre et pour ne pas nous appliquer à nous-mêmes la signification sociale de ce beau mot : *Litteræ humaniores*.

V

Parlons de nos moyens pédagogiques et de notre maîtrise proprement dite. C'était toujours la même chose ; eh oui ! Qu'est-ce qu'il y a donc de nouveau sous le soleil ? Ne sommes-nous pas toujours dans les Lettres et dans les Arts les Français de la Renaissance, la postérité des Cicéroniens et des Virgiliens des quinzième et seizième siècles ? Nos exercices quotidiens étaient, ce que tout le monde sait, des explications d'Auteurs et des compositions ou *devoirs* à corriger ; deux ordres de travaux scolaires corrélatifs et se corroborant l'un l'autre, et qu'on ne peut disjoindre sans ruiner toute l'économie des humanités. Donner à expliquer à des humanistes Cicéron, Tite Live, Salluste, César, Virgile et Horace, sans qu'ils aient eux-mêmes manié tant bien que mal la langue romaine, et fait, pour désigner les choses par leur nom, des *discours* et des *vers latins*, c'est un tel non-sens en pédagogie qu'il ne mérite même pas qu'on en dispute. Il n'y a véritablement qu'à passer outre. Pascal a dit que les pires blessures sont celles faites à la raison. Celle-ci en saigne, le plus souvent elle se tait : elle n'a que ce parti-là à prendre, quand les sophistes, devenus tout-puissants dans l'Etat [la remarque est de Plutarque,] l'ont chassé des écoles publiques, et la pourchassent jusqu'au foyer sacré du père de famille. Nos humanistes, rompus au latin et l'écrivant avec aisance, quelques-uns avec un don d'imitation qui tenait de l'originalité, tous des Cicéroniens et des Virgiliens, allaient aux grands Latins comme à des esprits qui leur étaient familiers, et dont la langue pour eux n'avait plus d'épines ni de pièges : Grecs avec les Grecs, Romains avec les Romains, hommes avec les uns et les autres, au sens vrai et universel du mot : "*Homo sum et nihil humani a me alienum sentio.*"

L'homme, le même animal raisonnable selon sa première institution, le même déraisonnable à cause de ses passions, le même sous le soleil en tout temps et par tout pays, nous ne perdions jamais de vue, avec nos jeunes humanistes, cet objet principal des belles-lettres et de l'histoire ; et nous ne souffrions pas qu'eux-mêmes en détournassent leur attention pour l'amuser de particularités physiologiques ou psychologiques plus ou moins douteuses, et propres à rapetisser ou à dénaturer cet original sorti des mains du Créateur et fait à son image. Nous le retrouvions partout, avec son identité de fond, et nonobstant la diversité des civilisations ; dans l'*Iliade*, agrandi, exagéré, surhaussé jusqu'à paraître un dieu plutôt qu'un homme, mais nulle part défiguré, nulle part exempt

de nos passions et des faiblesses du fils de la femme, impétueux et brutal dans ses colères comme un enfant, implacable dans ses ressentiments, facile aux pleurs comme une femmelette, se laissant vaincre à l'amour et à la pitié, tout de chair et de sang, et se dominant par un divin effort de raison, guerrier intrépide qui aime mieux la gloire que de " vivre beaucoup d'ans sans gloire, " citoyen tout à la chose publique, époux et père en qui les deux choses se combattent, la fortitude et la tendresse, et qui nous arrachent des larmes : tant nous sommes, avec des disproportions infinies, les semblables de ces personnages épiques, et la médiocre postérité d'Achille et d'Hector !

Dans l'*Odyssée*, c'est nous presque sans les figures et les embellissements de la poésie, c'est notre maison, c'est tout notre domestique, si nous en ôtons la catastrophe finale et le palais qui ruisselle du sang des prétendants. La société et la famille chrétiennes ne comportant plus ces tragiques horreurs, il ne s'y voit ni tant de perversité et de violence, ni, hélas ! cette honnêteté et cette constance conjugales. Nous ne comptons plus les Pénélopes par milliers ! mais en quel endroit de ce poème, " le plus beau après l'*Illiadé* (Montesquieu) ", l'homme n'est-il pas l'homme selon sa mesure commune et l'éternelle vérité de ses mœurs. Quel maître de maison que cet Ulysse ! Quel homme ordonna jamais mieux de son chez soi, lui que tout le monde croit mort, que ne le fait ce naufragé piteux, ce faux mendiant ? Qui s'est montré, avant le Christ, l'exemplaire divin des patients, plus patient et plus longanime que cet époux chassé de sa couche, ce père mangé dans son bien par d'infâmes parasites, et qui voit son fils, un fils de roi, traité d'intrus, moqué, vilipendé et menacé de mort par une bande de débauchés ? Quelle trempe d'âme ! Qui a jamais dévoré ses chagrins et ses larmes, et le fiel de son cœur comme le fait cet homme.

" Homme de bon conseil, et maître de la place " (*Corneille*) ?

Et ce génie expéditif et résolu, cette tête toujours à elle, une présence d'esprit que rien ne déconcerte, un gouvernement de la maison où la main du maître et possesseur légitime se fait sentir et ne se montre pas, si ce n'est à l'heure des grands coups et des vengeances de ce justicier des dieux !

En aucune œuvre d'imagination, épopée, tragédie et comédie, les choses du dedans *tâ endon*, comme les appellent excellemment les Grecs, n'ont été dépeintes avec naturel et un tel pathétique. Maison des rois, maison des simples particuliers, maison d'Ulysse, c'est la nôtre, à la regarder selon l'universelle institution de la famille. La chaste épouse, la mère à qui reviennent, en l'absence de son époux, tout le souci et toute la gestion des choses du dedans ; ce fils qui touche, comme nous disons, à sa majorité, il a le chef ferme et de bon conseil—on devient vite un homme à l'école de l'adversité,—cet aïeul qui habite tout près d'eux en mitoyenneté ; ayant ses serviteurs à lui, blanchis à son service, ses aides de chaque jour à la vigne, au pressoir, au jardin ; ce vieillard encore vert, et solide sur ses jambes : *Et pedibus me porto meis* [Juvénal] ; cette vieillesse bien allante, parce qu'elle respire le même air que respirent les champs ; ce bon homme qui a de quoi vivre, et un peu davantage, maître en son logis, sûr de ses gens, à qui l'amertume des amertumes, les funérailles des jeunes, a été épargnée, et qui s'avance

vers la mort comme ne s'y acheminant pas ; ce vieux serviteur, porcher et berger, jardinier et vigneron (le métier n'importe guère,) ou du plus intérieur de la maison, qui a vu naître et grandir " les enfants " et les filles se marier, qu'il appelle encore de leurs petits noms : tant la chose lui est douce, et à elles pas moins ! Et que dirais-je du vieux chien [tous les noms lui sont bons, anciens ou modernes] qui a été élevé et éduqué par le fils de la maison. Le pauvre animal a dépassé et plus que dépassé le temps que vivent ses congénères. Il est pelé, galeux à faire horreur et pitié, perclus de tout l'arrière-train, il ne va plus, il ne fait que gémir ; il n'a quasi plus de souffle. Quand viennent les froids d'automne, il s'en va, l'ingénieuse bête, se blottir dans le fumier tout chaud du potager. Il s'y est creusé comme un lit à sa mesure ; il s'y accomode et s'y trouve bien, n'étaient-ce les élancements cruels de l'arthrite lombaire. Quand son maître, citadin d'une grande ville s'en va à sa maison de campagne, le pauvre paralytique n'attend pas qu'il ait franchi le seuil du logis pour aller comme il peut, à sa rencontre, il faut l'entendre gémir d'aise du plus loin qu'il a senti son maître à des odeurs, dirai-je à un fumet de la personne connu de lui seul. Il faut le voir se soulever assez prestement de son fumier en secouer les ordures, comme pour paraître net, et s'aidant de ses pattes de devant qu'il a encore bonnes, enlever ce malheureux train de derrière, et ramper jusqu'à son maître qui lui donne ses mains à lécher. Un matin que le pauvre animal se sentait mourir, son maître partant pour la ville, il sortit de son creux avec une langueur de ses membres et un abattement de tout son corps, pourquoi pas de toute sa personne ? qui ne disait rien de bon. Il fit un effort suprême pour atteindre aux roues de la voiture où son maître avait pris place, et là, tournant vers lui des regards pleins d'une inexprimable tendresse, il rendit le dernier souffle, comme le cheval prenait le trot. Est-ce du chien d'Ulysse que je parle ? Oui et non ; si ce n'est pas de lui, c'est de quelqu'un de ses congénères, de ceux de son arrière postérité, que j'ai vu mourir ainsi que je viens de le raconter.

VI

Comme nous traitions d'Homère avec nos jeunes humanistes, ne séparant jamais le poète épique des choses communes de la vie, ainsi nous faisons pour Sophocle, Euripide, Virgile, Horace, Corneille, Racine et Molière, nos génies familiers, nos amis et commensaux à cette table des Muses où il n'y a jamais faute de nectar et d'ambrosie. Sévères sur l'explication des textes jusqu'à tenir la main au mot à mot, nous rabattions par ce moyen les faux efforts des présomptueux qui se risquaient à interpréter à vue de pays un chœur de Sophocle, une ode ou une épître d'Horace. Nous ne nous doutions pas alors de ces tours de force dont nos jeunes humanistes d'aujourd'hui s'acquittent, dit-on, aussi aisément et avec non moins de grâce que nos acrobates de la voltige ou du tour des cerceaux. Nous pensions qu'il n'est pas bon de jouer ainsi avec ces langues anciennes principalement avec la latine qu'on sait être d'un tempéramment d'Hercule, d'une musculature athlétique et d'un souffle à l'avenant, avec des tours à elle propres auxquels il faut se faire, sans compter l'inattendu des inversions et l'ampleur des périodes qui ne souffrent pas chez les plus exercés le plus petit relâche-

ment de l'attention. Quelle relation entre les mots, d'un lié, d'un serré, d'une justesse, à vrai dire, indestructible ! Ecole, non de mots, comme le disent les ignorants, ceux d'en bas, et même ceux d'en haut, mais école des choses : les mots, chez les écrivains de race romaine, étant faits de choses, et valant ce que valent celles-ci. C'est pourquoi nous tenions nos humanistes durement et de court sur ces textes immortels, ne nous vantant pas, nous les maîtres, d'être toujours sûrs de nous-mêmes dans l'interprétation du fond, et pour ce qui est de la parfaite équivalence des termes latins et des termes français. On a dit avec raison des explications des auteurs que c'est une gymnastique des esprits saine et fortifiante ; oui, quand elle ne joue pas avec les mots, comme fait le jongleur avec des billes, mais quand elle prend en quelque sorte les textes corps à corps, et qu'elle les presse jusqu'à leur faire rendre tout leur suc et toute leur substance. Et l'image n'est pas trop forte, s'il s'agit, en grec, d'un chœur d'Eschyle ou de Sophocle, d'un morceau de choix de Thucydide ; en latin, d'une satire d'Horace, d'une page de Salluste ou de Tacite. Nous faisons cela en conscience, et le laissons faire à nos jeunes humanistes, ne les aidant ni trop ni trop peu à la chose, les laissant à eux-mêmes par respect de leur esprit, les attendant aux passages ou aux montées difficiles, et leur tendant la main aux endroits seulement où le souffle venait à leur manquer. C'est là à proprement parler, un mâle exercice de l'esprit et non pas un jeu sec et pointilleux de grammairien. C'est la seule vraie école, pour les jeunes, du travail spontané ; en sorte que, passant des explications achevées de leurs auteurs à leurs propres compositions et à leurs petites œuvres, ils y portaient comme un renouveau de vigueur et se sentaient auteurs à leur tour : *pro sua parte virili*, disaient les Romains. Ai-je besoin d'ajouter qu'on ne devient un latiniste que par ce commerce honnête, sévère, et ces rudes familiarités avec les latins ; je n'entends pas un latiniste de la force d'un Erasme, d'un Saumaise ou d'un Casaubon, mais un homme assez entendu "aux braves manières de dire (Montaigne)" de ces grands Romains, pour mieux comprendre par là leur histoire et quelle maîtresse politique était celle de "ces personnes les plus considérables du monde", comme Bossuet les appelle. Le génie de la race vit et respire tout entier dans cette langue dont l'allure naturelle n'est que la suite et même l'expédition des affaires. Historiens, orateurs, poètes, tous ils parlent comme on agit, avec le même naturel, le même bon sens, le même esprit de suite. Chacun d'eux pense et sent en Romain avec l'âme de la patrie ; là même où le génie grec les a vaincus et comme rangés sous lui : "*Græcia capta ferum victorem cepit*" ils parlent encore la langue des maîtres du monde. Et c'est cette langue des affaires et du commandement, cette langue des "personnes les plus considérables de l'univers" qui serait devenue tout à coup facile à apprendre, et qu'on n'aurait plus qu'à *semer*, le mot n'est pas trop fort, à nos nouveaux universitaires ! Voyez-vous cela ? Cicéron, Tite-Live, César et Tacite pour la prose ; Lucrèce, Virgile et Horace pour les vers, déclamés par le professeur, et les élèves rangés autour de sa chaire, et n'ayant rien de plus à faire pour entendre ces génies, que d'ouvrir les yeux et les oreilles, et se laisser prendre à des sons vides de choses ! Ils appellent cela des *explications cursives*. C'est un procédé qui n'est ni honnête, ni sérieux. Ne serait-il pas plus simple et plus dictatorial de rayer de l'enseignement secondaire toute latinité et

toute grécité ? Ce n'est là pas interpréter des auteurs ; c'est jouer aux devinettes.

Il est telle satire ou telle épître d'Horace sur laquelle nous demeurions toute une semaine avec nos généreux rhétoriciens. Professeurs et élèves s'y mettaient du même cœur, et autant dire du même effort d'esprit ; et, je le déclare ici en toute candeur, de certaines délicatesses de la langue d'Horace que le maître n'avait pas aperçues, et sur le champ relevées, lui étaient découvertes et mises en leur beau jour par l'un des bons latinistes de la classe, lequel avait donné dans le bon endroit du texte, et élucidées d'instinct. C'est cela, et non pas l'interprétation *curative* et à brides abattues, qui nous fait pratiquer comme s'ils étaient de notre temps et de notre monde, les génies de l'antiquité. Tout le feu, toute la vie communicative de l'enseignement secondaire est là. Le maître n'est tout entier à l'élève et l'élève au maître que par cette sorte de communion du goût et du sentiment, de l'enthousiasme. Celui qui n'a pas connu cette grande douceur de remuer de jeunes esprits qui se donnent à vous et de les faire convenir du beau et du vrai éternel, n'a pas connu tout le devoir et tout l'honneur d'enseigner. Ceux qui écoutent un maître ont sans doute foi en ses principes et en sa parole. S'ils ont affaire à un esprit faux et peu sûr, de ce qu'il dit ou écrit, quel péril pour eux, jeunes et sans défiance ! De quelle corruption il y va de leur propre sens ! Ils boivent l'erreur, comme ils feraient la vérité, avec une innocence entière. Ils commencent à juger des choses de l'esprit comme ils en jugeront toute leur vie durant. Vous aurez fait d'eux ou des amis du vrai, ou des sophistes ; ils vous devront d'avoir l'esprit sain ou de l'avoir gâté : il en sera de même, hélas ! de leur cœur ; et rien ne pourra défaire ce que vous aurez insinué d'autorité, que ce soit le vrai, que ce soit le faux, à ces âmes faciles à persuader et comme enchaînées par votre parole ;

Adeo in teneris consuescere multum est !

dit le poète.

VII

Les occasions d'exercer cette maîtrise honnête et délicate—pourquoi ne pas dire pudique ? le mot n'est pas outré, quand il s'agit de la jeunesse,—ne nous manquaient pas ; elles étaient de tous les jours. Il est si naturel à la jeunesse de se donner à manier à qui la traite avec autorité, respect et indulgence ! Nous avions nos heures d'*explications* ou d'une pratique exacte et serrée de nos grands auteurs, grecs, latins et français. Nous avions nos heures de correction ou lecture des *devoirs* de nos élèves, *discours latins*, *discours français*, et *vers latins*, ces vers latins que des Thraces, humanistes apostats, ont proscrits, de leur chef ou fait proscrire par des subalternes complaisants ! *Discours latins* et *vers latins* deux espèces de la culture classique éminemment cicéroniennes et virgiliennes. Nous avions nos heures de lecture des grands poètes de la France, desquels nous n'exceptions pas les plus modernes dans leurs parties excellentes et vraiment originales : matière ample et diverse à payer de nos personnes, à nous échauffer nous-mêmes et nous consumer dans l'admiration du beau, si bien qu'un peu de ce feu sacré se répandait autour de nous. On est mal venu auprès des jeunes, si l'on est pas homme à s'enthousiasmer : on leur fait l'effet d'un croyant à l'idéal qui

lui-même n'y croit pas, et qui tout au plus leur donne des preuves d'une suffisance non douteuse aux choses de son métier. On est un professeur correct, irrépréhensible, souverainement raisonnable : on ne sait pas les chemins secrets qui mènent droit à ces jeunes cœurs et qui vous les livrent ; on ne tient pas toutes les ouvertures de ces esprits qui commencent à penser, et déjà avec excès ; on ne connaît pas toutes leurs avidités. Ce n'est pas que l'enthousiasme, par cela même qu'il est l'âme de tout enseignement, de tout apostolat, n'ait ses périls. La langue vous peut emporter plus que de raison et votre chaleur vous griser : *rem ridiculam*, disaient les latins ; outre que c'est manquer de révérence envers la malicieuse jeunesse. La plus ardue des difficultés du métier est là : les paroles du maître pèsent gros aux oreilles des jeunes gens. En effet, il y va pour eux d'opinions, justes ou fausses, à recevoir dans les lettres et dans la morale, opinion qui, tombant de la bouche du maître, s'établissent dans les esprits et s'y fixent pour toujours. Or, il y va des règles d'une critique vraie ou douteuse, solide ou mal assurée, simple et nette, ou subtile et pointilleuse. Pour ce qui est de la morale, il y va de principes qui ne souffrent pas d'ambiguïtés, que dis-je ? qui ne s'accroissent même pas de clartés apparentes et de semblants de l'honnête. Ceci est bien, ceci est mal ; il faut s'en tenir aux affirmations avec les jeunes gens, et ne pas s'embarquer dans les espèces avec lesquelles ils n'auront que trop à faire plus tard dans le monde, et à débrouiller comme ils pourront ses mille et mille variétés de l'honnête.

Nous nous appliquions dans toutes les parties de notre enseignement à nous montrer les mêmes hommes dans les lettres et dans la morale, sûrs de nous-mêmes dans la critique, mettant le doigt sur le bon, le mauvais, le médiocre, et les marquant à nos jeunes gens, et ne leur montrant jamais qu'une face de l'honnête, la seule vraie, la seule éternelle. Rien n'a plus de rapport avec le goût et la morale que le commerce des génies anciens par l'interprétation consommée des textes :

.....*Exemplaria Græca*

Nocturna versate manu, versate diurna.

Les Grecs et les Latins, exemplaires du Beau, matière exquise à former et aiguïser le goût ! Il n'y a plus à disputer de la chose, depuis que ceux de la Renaissance ont vu se lever sur notre Europe moderne cette belle et pure lumière de la Grèce. Entreprendre de nous la retirer et de mettre en sa place je ne sais quelle érudition grammaticale, sèche et contentieuse, ou encore un amas de notices historico-littéraires sur les génies qui s'appellent Homère et Virgile, et dont la lumière, comme celle du soleil, luit pour tout le monde, c'est entreprendre de faire reculer l'esprit français jusqu'au XIII^e siècle, et de le séparer de ces exemplaires grecs et latins qui l'ont fait ce qu'il est, créateur à son tour et de première force dans les belles-lettres et les arts. Chose plus grave encore, c'est rompre en visière à l'esprit humain, dont l'unité et la suite ne se sentent pas, j'imagine, par la grammaire, mais par les vérités universelles que les hommes de génie se transmettent les uns aux autres à travers les siècles. Notre La Fontaine, pour ne citer que lui de ceux du grand siècle, expliqué de mot-à-mot et par la glose grammaticale à des rhétoriciens, ne sera pas certes sans intérêt pour eux, si la chose est faite de main de maître ; mais qu'est-ce que cet intérêt du littéral auprès de l'homme si bien connu et si parfaitement dépeint par le poète, auprès

du cœur humain tout vivant étalé sous nos yeux par ce philosophe, psychologue de première intuition, auprès du pathétique ou du comique des choses, du sentiment, de la malice, de la tendresse, des grâces, de la vigueur du pinceau ? Ce n'est sans doute pas en vertu du don infus de la grammaire que Mme de Sévigné, laquelle était réputée savoir sa langue, écrivait ceci à sa fille, Mme de Grignan, lui parlant de la fable "Le singe et le chat" : " N'avez-vous point trouvé jolies les cinq ou si *fables* qui sont dans un des tomes que je vous ai envoyés. Nous en étions ravies l'autre jour chez M. de Laroche Foucauld ; et nous apprîmes par cœur celle " du singe et du chat " Cela est peint, ma fille. " La grammaire, pour bien administrée qu'elle soit et *ex professo*, ne prévaudra jamais contre le " Cela est peint " de Mme de Sévigné ; et si, plaise aux dieux que non, *Di omen avertant* ! elle venait (la grammaire) à prévaloir contre le sentiment vif et prompt du beau et du bon, à savoir, le goût, comme l'a défini Voltaire, ce ne serait plus un maître de belles-lettres qui trônerait dans sa chaire ; ce serait Monsieur l'Ennui.

C'est pourquoi, nous ne touchions pas à aucun de nos génies français que nous ne remontions par eux à leurs grands ancêtres et exemplaires, les Grecs et les Latins. Nous tenions tous les anneaux de cette chaîne d'or, sans passer outre à aucun d'eux. Grecs, Latins, Français n'étaient-ils pas pour nous et pour nos auditeurs de la même maison des Muses, du même chez nous, et en quelque sorte du même domestique ? Par les vérités universelles ils se donnent tous la main ; ils disent tous les mêmes choses, et chacun d'eux en sa langue nationale et avec une originalité personnelle. Le sublime d'Homère et d'Eschyle et le sublime de Corneille me tiennent l'un et l'autre le cœur aussi haut. Virgile me fait mieux entendre et sentir Racine. La maîtresse passion du cœur des femmes et ses horribles tourments ne me sont ni plus ni moins vivement exprimés par l'infortunée Didon que par l'insensée Hermione. Ce sont les mêmes larmes et les mêmes fureurs ; c'est la même et tragique éloquence des passions. Si je me laisse si aisément enlever par nos grands lyriques et par les plus modernes d'entr'eux, c'est parce que Pindare et Horace m'ont porté sur leurs ailes, et fait toucher les cimes de l'Hélicon. Si Boileau, le poète des Satires et des Epitres, le maître du goût et de l'Esthétique, m'est quelque peu familier, c'est parce que le modèle latin de Boileau, le plus élégant et le mieux appris des hommes en l'art de vivre, Horace, m'a, sur un de ses bons billets, fait recevoir dans l'intimité de l'auteur de *l'Art poétique*. Ainsi Mécène en avait usé avec lui auprès d'Auguste. Un enseignement des Lettres, s'il pouvait s'en établir un tel en France, et qui rompit ou à peu près avec les Grecs et les Latins, serait-il un enseignement des Lettres ? Et qu'entendez-vous donc par la suite de l'esprit humain, sinon la succession non interrompue des vérités universelles et des génies qui n'ont pas cessé de vivre d'elles et de se nourrir de cette ambrosie ?

VIII

A vrai dire, notre goût se faisait chaque jour et se consommait par cette pratique usuelle des génies anciens et modernes et par toutes les vues diverses des vérités immortelles des lettres et de la morale. Il importe de bien définir le goût. Il n'a rien d'un amour banal et relâché de toute production de l'esprit, pour médiocre qu'elle soit, ou

sans vices ni vertus, qui aime tout ce qui a nom vers et prose, et ne se connaît ni aux uns ni l'autre ; autant dire qu'aimant tout, il n'aime rien ;

L'ami du genre humain n'est pas du tout mon fait.

Le vrai goût n'aime que les choses excellentes, et il va à elles de prime-saut. Il n'hésite pas sur les caractères du beau, cela est de la main d'un maître, d'un favori de Jupiter et des Muses ;

.....pauci æquos quos amavit
Jupiter.....

Tel est le goût dans les arts ; il est un comme la vérité ; il ne comporte pas de menues espèces ; il n'est ni disputeur, ni pointilleux ; il ne pèse, ni ne soupèse ceci et cela, afin d'en constater le poids relatif ; il ne prend feu que pour les choses parfaites ; il ne s'enflamme et il n'enflamme les jeunes esprits que pour les chefs-d'œuvre ; et, comme dans le vrai système de nos humanités et de la culture classique on n'occupe les jeunes esprits qu'aux chefs-d'œuvre, ni le maître ne doute de ce qu'il enseigne, ni le disciple de ce qui lui est enseigné. On est de part et d'autre à l'école de la vérité, "à l'école du monde", comme Molière, qui l'entend des mœurs peintes d'après nature, et épurées par une diction supérieure.

Une telle discipline des esprits s'élève fort au-dessus de la grammaire grammatisante. Elle forme de bons esprits, et sûrs d'eux-mêmes, non pas seulement la plume à la main, mais dans les jugements qu'ils porteront plus tard sur les œuvres d'autrui, et mêmes sur les caractères et les mœurs ; au lieu que la grammaire (je la suppose trônante et sa férule à la main) ne serait propre qu'à faire de petits ergoteurs en *us* et autres désinences.

Les humanistes sortis de nos mains étaient (nous en avons quelque peu de honte) et sont restés de médiocres grammairiens et philologues ; mais en revanche, quels Cicéroniens et Virgiliens, presque de la race de ceux de la Renaissance ! Nous leur avions soufflé le saint enthousiasme des Lettres (*litteræ humaniores*) ; il ne s'est pas depuis refroidi en eux. Les intérêts, les affaires, tout le contentieux de la vie ne leur ont pas ôté ; et c'est de leur avoir appris à aimer Virgile que nous remercions, l'occasion y étant, non pas les seuls littérateurs de profession, l'honneur de nos Académies, mais les hommes les plus affairés de ce monde, et qui n'ont pas à eux le plus petit loisir pour vaquer aux belles-lettres et pour relire leurs auteurs. Et à ce propos, qu'il soit permis à l'un des maîtres émérites de ces temps-là de donner place ici à souvenir personnel. L'un de mes anciens élèves de rhétorique, déjà blanchissant (hélas ! c'est à ce signe que je les reconnais tous), m'ayant avisé dans le monde et après m'avoir décliné son nom, sa qualité et sa profession, l'une des plus abîmées dans les affaires et des plus incompatibles avec les lettres, me dit ingénûment : " Vous ne me connaissez sans doute pas, Monsieur X... ; j'ai été si peu de chose dans votre classe, et vous aviez si peu à faire avec moi si ce n'est de me rappeler maintes et maintes fois à l'ordre ! J'étais un paresseux de la première force, l'un des plus insignes traînants de la classe. Et pourtant, vous allez en rire, je n'ai pas oublié mon Virgile, non plus que la manière dont

“ vous nous l'expliquiez et nous le faisiez sentir ”. Quoi de plus doux à un vieux maître ? *Hoc mihi mel !* Et pour ne pas laisser tomber le propos, je repartis : “ Ce que vous me dites là, mon cher ami, de votre Virgile non oublié, ne m'étonne pas. Vous avez bu, tantôt plus, tantôt moins, selon que vous aviez l'oreille aux explications, à cette source divine. Vous n'êtes pas beaucoup revenu à elle, depuis que vous passez des actes de vente ou rédigez des testaments. Vous êtes l'un des plus considérables de votre profession ; eh bien ! n'est-il pas vrai que vous devez cela à vos humanités, pour médiocres qu'elle aient été, et à votre amour intermittent pour Virgile, encore que le poète de Mantoue n'ait pas beaucoup à voir au bon gouvernement d'une étude ? ” Il convint de la chose. L'exemple est de poids. Certes, Virgile n'a ni les qualités ni les pouvoirs d'investiture requis pour faire les bons notaires ; mais Virgile et les Latins ont toujours fait les bons esprits, par lesquels on se comporte au mieux dans le monde des professions et dans les emplois de la vie civile. Et quand nos humanités ne serviraient qu'à faire de nous, chacun en son rang social, des hommes bien élevés, *ingenuos*, comme l'entendaient les Latins, ce ne serait pas si peu de chose ; et l'universelle vertu de l'éducation des lettres grecques et latines n'en serait que mieux démontrée.

Les humanités pures, j'entends par là les humanités sans mélange d'accessoires inférieurs et superfétants, sont la seule et véritable école de goût. Nous avons tellement à cœur cette chose si française, le goût, que nous le prêchions, le mot n'est que juste, comme nous eussions fait la morale dans une chaire de morale. Le goût est-il donc si différent de l'Ethique et des grandes espèces du bien et de l'honnête ? Il est une délicatesse de la conscience. Quand il nous arrivait de relever dans les productions de nos Rhétoriciens (j'ai mauvaise opinion du cœur de celui qui, arrivé à l'âge d'homme, se gausse des essais classiques de son jeune âge) des termes impropres ou, pis que cela, tenant du trivial ou d'un certain naturel qui pue le carrefour, c'est que nous avions noté là plus qu'un attentat à la grammaire : une atteinte au vrai et à l'honnête. L'atteinte au vrai, c'est le terme impropre ; l'atteinte à l'honnête, c'est le mot vulgaire et bas. Nous pressentions dès ces temps-là, que dis-je ? nous avions déjà dans les mains de petits échantillons d'une littérature naturaliste, amie du terme crû et de la plastique anatomique, laquelle n'attendait que sa sortie “ des classes ” pour faire irruption dans le pays de Corneille, de Racine et de La Fontaine. Voilà pourquoi, et non pas pour arrêter l'essor des jeunes gens, nous les tenions de court sur la justesse et la noblesse du langage, sur le *to prepon* des Grecs, sur le *quod decet* des Latins. Hélas ! Nous n'avons rien empêché ; encore avons-nous sauvé de ces ignominies de la Nature naturante un bon nombre d'esprits d'élite qui sont demeurés fidèles au génie français, et qui maintiennent en maîtres la langue de leurs glorieux ascendants. Des sectateurs de la bonne nature, qui aiment le nu pour le nu, le sale pour le sale, nous nous lavons les mains, remettant ces vigoureux amateurs et peintres du vrai impudique à la garde du dieu au nez camus des jardins et des vergers.

IX

Telles étaient nos manières de dire et d'agir avec la jeunesse que l'Etat avait confiée à nos soins ; c'étaient les manières de dire et d'agir

des honnêtes gens ; ce n'était rien de plus, rien de moins. Aucun de ceux que nous avons eu l'honneur d'instruire, et à qui nous avons parlé de si près et comme à des fils de notre maison, ne peut dire que notre discipline a été oppressive pour leurs esprits et leurs talents naissants. Aucun de l'ancienne famille universitaire ne s'est aperçu que l'esprit de métier et la routine professionnelle aient jamais prévalu, dans notre Compagnie, contre la noble passion d'enflammer les âmes pour le Bon et pour le Beau, et de leur infuser ce généreux cordial des vérités universelles. Des déclamateurs ! des plébicoles ! des hommes " tout de langue, " comme les appelle notre grand Corneille ! des athées, ou des façons d'athées ! ce n'est pas chez nous que naissent et se produisent de tels énergumènes. Ils étaient encore d'un âge à ne pas se dérober à nous, et à ne pas nous faire suspecter leur candeur ; et il y avait beau temps qu'ils étaient sortis de nos mains, quand ils commençaient à mal user de leur liberté et à se débaucher aux opinions extrêmes dans la compagnie des esprits faux, des cœurs aigris et des sophistes de la place publique. Nous ne conversions qu'avec les Muses en toute pudicité et retenue. Nous formions ces jeunes recrues des professions libérales à l'art de penser, et à se munir d'une bonne judiciaire en vue des choses de la vie civile. Et cependant nous ne laissons jamais ces cœurs " magnanimes, " comme les qualifie Aristote, tomber faute d'idéal au-dessous d'eux-mêmes. On dit à cela : Vos belles lettres pures ne sont bonnes qu'à faire de beaux-esprits, pleins d'enflure, des déclassés qui penseront plus haut que leur condition et leurs médiocres origines. — Eh bien ! qu'à cela ne tienne ! Cela vaut mieux que de tenir bas le génie de la nation par un nivellement universel des intelligences, par une culture de petite qualité, égale pour tous, sans distinction des noviciats, et qui s'ajuste tant bien que mal aux métiers et aux professions, aux manieurs d'outils et d'argent et aux manieurs d'idées. Ni Minos, ni Platon n'auraient songé à cette promiscuité. Pour quelques cervelles à l'évent qui ont trop présumé d'elles-mêmes, et auxquelles nous avons appris à se connaître, combien ont-ils eu un sentiment juste de leurs forces, et ont soutenu leur prétention à bien faire ce qu'ils avaient à faire en ce monde ! Combien, qui pensaient ne remplir que leur mesure, se sont haussés jusqu'à la célébrité ! Or, c'est par cette élite des penseurs et des artistes, qu'un grand pays est empêché de déchoir de son rang, ou tout au moins d'aller trop vite à la décadence.

X

On a tant décrié de choses en France, faute de les bien connaître ou par fureur de nivellement, qu'on a quasi honte aujourd'hui de parler des travaux scolaires de nos anciens Humanistes, et de nommer par leurs noms ces exercices ou *compositions* de nos classes d'humanités. Je le ferai néanmoins, et cela pour le plus grand honneur de notre Compagnie. Combien de ces couronnes d'olympie, prix des efforts les plus généreux de nos jeunes athlètes, combien de ces lauriers des Concours généraux, dont nos cœurs battaient à l'unisson des cœurs de nos lauréats, se sont desséchés et sont devenus un peu de poussière, depuis les beaux temps de l'Université de France ! On en était lors tout fier ; et c'était bien à ces jeunes de goûter, comme ils le faisaient, ces prémices de la gloire dans la pleine joie de leur âme. Se donner les airs

d'un contempteur de prix de collègue, mettre au rebut ses propres couronnes encore en leur fraîcheur, est le fait d'un jeune sot et d'un cœur où le sang ne bat déjà plus. Nous ne nous souvenons pas d'avoir jamais connu aucun de ces beaux dégoûtés de dix-sept ans. Nos lauréats jouissaient de leurs lauriers juvénilement, et encore plus des douces larmes de leurs mères, et pas moins des applaudissements de leurs maîtres. Depuis, je ne sais quel vent de dégoût et de satiété précoce a soufflé sur nos jeunes générations. Ils sont hommes avant de l'être devenus physiquement, avant d'en porter les signes. Ils n'aiment plus les louanges qui conviennent à leur bel âge. Qu'est-ce qu'ils aiment donc ? Serait-ce point déjà l'argent ? et tout ce qu'on se procure avec l'argent ?

Je voudrais relever un peu du discrédit où ils sont tombés, et du déshonneur officiel, qui va s'aggravant pour eux, nos exercices classiques d'antan. Je ne parle pas exceptionnellement de nos compositions du Concours général, je parle des ordinaires, de nos *devoirs* de classe, à la lecture et correction desquels nous nous donnions en toute ardeur et science. Ce n'était donc pas si peu de chose, dans l'espèce, et par rapport au goût et à la critique instantanée, que ces productions de nos rhétoriciens qu'on a trouvé charmant de débaptiser, d'adultérer, ou de supprimer sans phrase. Et par qui cela a-t-il été perpétré ? Par des hommes qu'elles ont faits ce qu'ils sont aujourd'hui ; ne leur mâchons pas le mot, par des ingrats. Ces productions étaient la vie et l'âme de nos rhétoriques. Le *discours latin*, réduit à rien, avili, et traité de pédanterie superfétante ; les *vers latins*, la maîtresse faculté de nos jeunes Virgiliens, où leur imagination se donnait du champ, où elle se montrait la plus inventive, ces pauvres *vers latins* " ces pelées, ces galeux," immolés sur l'autel de la grammaire et de la sophistique alexandrine ; que reste-t-il de l'école du bien dire, mieux que cela, de l'art de penser, à ces émancipés de la latinité, à ces jeunes français qui oublieront leurs origines romaines, à ces exonérés du travail personnel ? Il leur reste, je le veux bien, l'amplification française (nous disions, nous de la tradition, " *le discours français* ") à s'y répandre, et à donner cours à l'éloquence purement verbale, laquelle est le propre de ces jeunes tempéraments : des mots : oui des mots pleins de vent ! Mais des choses, non pas. Celles-ci ne se tirent que du commerce de chaque jour avec les grands latins, avec " ces premiers personnages du monde ", comme les appelle Bossuet. On n'apprend à penser juste et fort qu'à l'école de ces " premiers personnages," dominateurs par l'épée, par la parole, et par la science du gouvernement. Il faut avoir appris à manier leur langue, mère de la nôtre, pour ne pas trop manquer à celle-ci, et pour ne pas la déshonorer par intempérance ou grossièreté. On ne sait bien le français que par le latin, c'est un adage de l'école ; et la chose nous était quotidiennement démontrée par ce qui ne s'est jamais démenti, à savoir que les plus distingués de nos rhétoriciens dans la composition française tenaient la tête des classes dans les compositions latines. Ils transportaient dans leur français toutes les qualités natives du latin : la propriété, le nombre, le mouvement et le souffle oratoire ; ils nourrissaient leur style de la moëlle et des sucs cicéroniens. Nos latinistes médiocres faisaient de médiocres écrivains français : ce qui met à néant l'opinion bien téméraire et plus que simple de nos grands

redresseurs en matière d'enseignement classique, à savoir que le latin ne sert de rien pour apprendre le français, et qu'une demoiselle sachant sur le bout des doigts sa grammaire française, écrira aussi bien, si pas mieux, que pas un académicien. Il nous est réservé sans doute de voir un tel prodige ; et déjà l'on nous en ménage la surprise.

Nous aurions plus d'un nom à citer, de nos excellents latinistes de l'ancienne université de France qui tiennent aujourd'hui la tête des lettres françaises. Nous n'avons que faire de les nommer ; le public sait de qui nous voulons parler. Il ne sait pas aussi bien leurs commencements, et comme se sont élevés à la lumière, "*in luminis auras*" [Virgile, *Géorgiques*] ces plants jeunes et vivaces des bonnes terres latines. Or, les commencements décident de l'homme, et le même Virgile est avec nous en ceci, *adeo in teneris consuescere multum est !* Nous nous souvenons, que dis-je ? nous avons dans nos mémoires presque le littéral de *devoirs* latins et français, de l'ordinaire des classes, qui nous faisons goûter, à la correction, de vraies douceurs littéraires. Nous mettions toute notre âme à les lire et à louer comme aussi à reprendre ce qui était louable ou répréhensible ; quelque chose de paternel se faisait sentir dans nos louanges et dans nos censures, et jusque dans le ton de notre voix. N'étions-nous pas les pères en latinité de ces enfants bien-nés, *ingenui* ? Quel champ à la critique, aux jugements de fond, au redressement du sens juvénile et des imaginations emportées, à l'impitoyable exécution du faux, du spécieux, de l'emphatique et du boursoufflé ? Mais, par contre, de quel prix et de quel poids étaient nos louanges, rares et justes, ni banales, ni viles ? ce sont les vraies louanges : elles récréent les jeunes cœurs ; elles ne les remplissent pas de vent. De quatre-vingts à cent élèves dans une Rhétorique à instruire et à ranger à la règle, ce n'était pas une petite affaire. Mais ce nombre plus que respectable d'auditeurs constituait après tout une opinion, de laquelle tous nos jugements relevaient, et que nous avions à contenter, et non pas, grâce à Dieu, aduler basement. "Le nombre fait le talent du professeur d'humanités", disait avec beaucoup de justesse l'un des ministres de l'instruction publique de ces temps-là, un grand cœur et un brillant esprit, fort aimé de nous, les maîtres, et de notre jeunesse universitaire. Oui, le nombre fait le talent dans les classes de lettres ; il aurait pu ajouter : oblige au talent. Nous avions donc avec qui compter, et nous ne faisions pas fi, après le prononcé de nos jugements, de l'approbation marquée, et nullement tumultueuse, de ce petit public de Prytanée. Où ce *consensus* se manifestait de la manière la plus naturelle et la plus franche, c'est quand l'un de nos premiers latinistes et versificateurs latins, et non moins bon discoureur en français, lisait une pièce de vers latins de sa façon, ayant la marque virgilienne, d'un développement heureux, d'un faire original et supérieur, agréable et pleine de sentiment. Ces poètes, les derniers petits-fils, hélas ! de ceux de la Renaissance (ils ont aujourd'hui de cinquante à soixante ans !) faisaient preuve, qui me soutiendra le contraire ? d'une originalité vraie dans l'imitation. Et quelle espèce d'originalité autre que celle-là voulez-vous demander à des éphèbes, à des nourrissons, encore au lait, de la chaste Minerve ? Quelle forme plus charmante du travail personnel et mieux appropriée à cet âge, disons à cette aurore de l'imagination ? Allez vous pas leur demander de faire des vers français aussi bons que ceux de

Malherbe ? Or, ces vers latins, bien lus par leur auteur, avec l'accent qu'y met tout auteur, captivaient soudain toutes ces oreilles, même les moins poétiques de la classe, et nous procuraient des silences de courte durée, silences que nous goûtions fort. Ces pauvres défunts vers latins ! est-ce parce qu'ils entretenaient dans nos classes un vrai feu d'esprit, qui gagnait de proche en proche, est-ce pour cela qu'on a trouvé bon de les proscrire ? Le coup a porté plus loin, de quoi on n'a pas l'air de se douter. Il a atteint nos grands classiques eux-mêmes. Il est d'expérience que ceux-ci ne sont entendus et goûtés autant qu'ils veulent l'être que par le moyen des Latins. Je maintiens que les sublinités et les délicatesses d'un Corneille et d'un Racine n'arrivent à nos âmes que par la belle latinité d'un Horace et d'un Virgile, par le mâle lyrisme de l'un, et par le pathétique et les tendresses de l'autre. Je veux dire que les beautés de l'art français n'apparaissent dans tout leur divin éclat qu'aux adorateurs des Muses grecques et latines, aux initiés imbus de leur poétique sensée, juste et enflammante, et agités de leur souffle fatidique : *Ore rotundo musa loqui* (Horace). Ce n'est pas un simple privilège attaché à la qualité d'humaniste : cela est de la nature immortelle de l'esprit humain, lequel soutient à travers les siècles l'idée du Beau, du Beau unique en son essence, quoique divers en ses manifestations. Les Virgiliens formés par nous n'étaient pas un petit collège de thuriféraires consacrés au culte de Virgile, et dont l'office était d'offrir du matin au soir de l'encens au poète de Mantoue. Mais Virgile leur avait ouvert le sens à toute grande poésie, et déjà les rendait capable de s'approcher d'un Dante, d'un Shakespeare, d'un Corneille, d'un Racine et de converser sans trop d'irrévérence avec les princes de l'art.

L'exercice des *vers latins* était entre nos mains la discipline littéraire par excellence ; outre qu'elle nous donnait la mesure des imaginations que nous avions à gouverner, et qu'elle nous aidait à reconnaître, parmi le gros de nos élèves, les esprits de race ou de qualité non commune. Je n'en sais pas de ceux-ci qui nous aient manqué depuis, et qui se soient démentis. Nos brûleurs de *vers latins*, de ces innocents hérétiques, n'y avaient sans doute pas fait merveille en leur temps, sur les bancs de nos classes. Auraient-ils pas pris plaisir à se venger ainsi de leur peu de poésie naturelle ? Tel est bien le cœur humain :

Tant de fiel entre-t-il dans l'âme...

de nos anti-Virgiliens, et anti-Cicéroniens ! Ils ne savent donc pas comment et par quelle nourriture l'esprit français s'est promu à l'âge adulte ? Ou, s'ils le savent, par quel endurcissement volontaire, ou par quel subterfuge de leur mémoire, ont-ils oublié les temps de la Renaissance ? Une vive lumière, la lumière du Beau, partie de la Grèce antique, se leva alors sur l'Europe, et réjouit tous les lettrés des XVe et XVIe siècles, savants, poètes, philosophes, artistes ; et même les théologiens. On sait quels furent les naïfs transports de ces hommes, jusque-à qu'on pût craindre un recommencement de civilisation païenne, à cause de l'enthousiasme inspiré par les exemplaires grecs et latins. Le catholicisme porta la secousse sans trop branler sur ses fondements. Les âmes étaient au Christ depuis trop longtemps pour que la fantaisie leur vint de quitter un si bon maître, le Dieu des promesses éternelles. Mais le charme vainqueur des Muses grecques et latines subsista dans

les esprits, les dominant et les réglant par les mêmes types du Beau. Ils ne pouvaient s'en détacher ; ils les goûtaient par la contemplation ; ils en faisaient leur propre par l'étude et par une sorte d'imitation passionnée. Ils achevaient de se polir, et de s'affiner par le commerce du bien dire et des suprêmes élégances : en un mot, ils créaient, pour le transmettre à leurs descendants, l'archétype des Humanistes : Virgiliens et Cicéroniens, ils se faisaient honneur de cette appellation ; ils avaient resaisi le flambeau de la vie, *lampada vitæ*, pour nous le passer de la main à la main.

L'Europe est redevable à ces pagano-chrétiens de sa culture à peu près universelle et de son éducation libérale. Supposez les œuvres de Virgile et de Cicéron anéanties par les barbares et réduites à un peu de cendres ; et dites où notre Europe en serait aujourd'hui de la politesse. Tous les deux, l'un le doux maître du Dante, l'autre le type de l'éloquence moderne, ils sont bien les pères en ligne directe de nos esprits. Virgile et Cicéron de moins sous le soleil ! on n'en supporte même pas la pensée. Les seuls aveugles-nés s'en consoleraient.

Nous ne faisons donc pas un vain emploi de nos facultés et de notre maîtrise, en nous donnant avec une telle ardeur à nos exercices de latinité, à savoir aux *vers latins* et aux *discours latins*. Nous maintenons, chacun pour notre petite part, et tous en vue de la haute culture des esprits, cette royauté séculaire de Cicéron et de Virgile, laquelle hélas ! est tout près de prendre fin. Nous travaillions (avec quel désintéressement personnel et quelle intégrité, Dieu le sait !) à former des générations habiles à tenir les professions libérales, et, par exception, des esprits robustes, déliés, actifs, capables du maniement des affaires publiques. Nous n'étions point institués pour créer dans la France de 89 une sorte d'oligarchie intellectuelle, je ne sais quel mandarinat de privilégiés. Nous ne songions même pas à cela ; et nous n'avions pas les qualités requises pour un haut enseignement de la politique. La généralité des esprits, et que ceux-ci, sortant de chez nous, eussent de la rectitude et une agilité suffisante, c'est tout ce que notre office voulait de nous. Notre devoir accompli, nous nous lavions les mains des ignorances, des incartades, on des vilénies dans lesquelles venaient à tomber quelques-uns, *paucissimi*, de nos Cicéroniens et Virgiliens. Nous avions parlé à tous bons sens et raison ; nous leur avions enseigné une seule morale ; il paraît que depuis il en est né tant d'espèces qu'on ne saurait plus les dénombrer.

XI

Tels étaient nos Humanistes d'autrefois, et tels ils sont restés, un peu moins vieux que nous, des hommes de mœurs irréprochables, d'un commerce aimable, des esprits faits pour la généralité des affaires, et presque tous excellent aux choses de leur profession ; des lettrés délicats, au jugement sûr, qui ne se laissent point piper par le déclamatif, la fausse naïveté ou le naturel déshonnéte, en un mot des Français de France, qui ont du génie latin dans les moëllles, et dont le goût ne se rend pas sur les corruptibilités ou les raffinements laborieux de notre grande langue française. Ces humanistes sont agréables à rencontrer dans le monde. Leur politesse et leur bon langage les dénoncent tout

d'abord. Ils vous parlent des choses de leur profession avec une netteté qui vous fait entrer dans leur propos, et vous y retrouver comme s'il s'agissait de vos propres affaires. Cela ne sent aucunement sa spécialité ; et vous sortez de leur commerce ayant des notions claires et précises des objets qui les occupent, et auxquels ils donnent le principal de leur temps. Un ingénieur quelque peu humaniste vous édifiera, et ne vous charmera pas moins, si vous le provoquez sur les ponts-et-chaussées. De même vous le trouvez ouvert aux choses qui sont le plus particulièrement de votre compétence. Nos humanistes sont de bons entendeurs à qui agite devant eux des questions d'art et de littérature. D'où leur vient cette sorte d'universalité, je ne dis pas de supériorité intellectuelle, sinon de leurs humanités, de cette culture grecque et latine, lente, graduée et profonde, qui les a pénétrés de bon sens, de vérité et d'idéal, et qui n'a laissé défailir en eux pas plus le jugement que l'imagination ? Ne seraient-ils pas les derniers de nos Français bien élevés ?

Quelle sera leur postérité, quels leurs arrière-neveux ? Il ne nous est pas interdit de préjuger l'avenir à de certains indices du temps présent. Quels hommes se développeront demain chez ces éphèbes d'aujourd'hui qu'on a misérablement rationnés sur la culture classique, auxquels on ôte ceci et cela des belles-lettres pures, sous prétexte d'encorement et de superfétation de grécité et de latinité ? Qui peut s'imaginer des jeunes Français, nés dans ce milieu indistinct de la petite et de la moyenne bourgeoisie, ayant touché à l'écorce du latin, assez pour annoncer sur des textes qu'on n'aura pas manqué d'accommoder à la misère de ces infirmes ? Mettons les choses au pis : supposons, à voir cet effondrement de la maison universitaire et ces fureurs de réforme, qu'on a retranché le latin de l'ordinaire des études. Que savent-ils donc ? Tout et rien ; un peu de tout par la mnémonique en usage chez les oiseaux parleurs, et rien par effort d'esprit, rien par le travail de comparaison auquel obligent deux langues étudiées simultanément et menées de front, rien par la fréquentation des poètes, des orateurs et des philosophes, rien par la méditation des vérités universelles qui abondent et partout sont étalées dans les chefs-d'œuvre de l'antiquité. Ils savent tout, excepté l'homme qu'ils portent en eux-mêmes, et qui sera bon ou mauvais, raisonnable ou emporté, le jouet de ses passions ou " maître de la place ", comme dit notre grand Corneille (*Imit. de Jésus-Christ.*) Ils sauront un peu de tout. C'est le bagage scolaire de ces ignorants frottés de science, de notions de mathématiques, de notions de physique, de notions de chimie, de notions de dynamique, de notions d'astronomie, de notions de minéralogie, d'histoire naturelle, de géologie, d'anatomie comparée, que sais-je encore ? des notions de tout ce qui tombe sous les sens, et rien de cette connaissance approfondie des choses qui font les vrais savants ; un savoir-faire de surface qui ne peut manquer d'aboutir, chez des hommes à peu près sans lettres, au naturalisme le plus grossier et le plus cyniquement irreligieux. L'aimable société française, que celle qui sortira de ces officines d'une teinture scientifique appliquée par le dehors, et qui laisse le dedans sans vigueur aucune de méditation et de réflexion, sans mouvements vers le divin idéal ! Tout y sera d'un matériel, d'un technique sans ornements, sans couleur et sans vie. La mathématique tirera tout à soi, les maximes,

les mœurs, les conduites, et le peu qui restera de la civilité française. Ils auront une morale, il en faut une en tout temps, qui procédera par équation : donnons-lui son vrai nom, ce sera la morale des intérêts, dure, serrée sur le *doit et avoir*, immiséricordieuse, peu distincte de l'homicide. Et qu'advient-il, bon Dieu ! de notre langue française ? On n'ose pas, à en juger par l'état de déformation où nous la voyons aujourd'hui, dire ce qui sera d'elle en son extrême décadence. Oh ! pour le coup, c'est l'infailible symptôme de la fin naturelle d'une nation ! Voyez ce qu'est la langue latine, à partir du moment où les barbares ont mis le pied sur le sol italique. Il n'est plus le latin du peuple-roi ; il n'est même plus celui des derniers Césars ; il va se barbarisant avec les barbares qui l'amalgament avec les idiomes de leurs sauvages contrées. Le *ce victis* n'atteint pas les corps seulement ; il atteint aussi les âmes des vaincus ; les langues, elles aussi, passant sous le joug. Et cela arrive quand les principes de l'éducation publique, purement spirituels en leurs beaux temps, inclinent tous du côté de la matière, et quand la lumière des belles-lettres a cessé d'éclairer les entendements, et leur flamme d'échauffer les cœurs.

AUGUSTE NISARD.

EDUCATION ET INSTRUCTION

La bonne éducation, dit Leibnitz, est le premier fondement du bonheur humain ; et moi je croirai toujours que l'on réformerait le monde, si l'on réformait l'éducation.

Mais en quoi consiste l'éducation véritable ? Peut-être à apprendre bien un métier ou une profession quelconque, ou dans l'art de se présenter avec grâce dans le monde ? Ceci pourra bien être comme l'écorce de l'éducation, ou, pour ainsi dire, le vernis de celle-ci, mais assurément ce n'est point là l'éducation.

Et l'on ne doit pas non plus confondre, comme beaucoup de personnes en ont l'habitude, l'éducation avec l'instruction, en regardant celle-ci comme le synonyme de celle-là. L'instruction s'adresse à l'intelligence, tandis que l'éducation doit maîtriser la volonté. L'instruction rend l'homme docte, l'éducation forme l'homme vertueux. La première a la science pour but, la seconde est appelée à préparer la conscience et à lui indiquer la voie qu'elle doit suivre ; celle-là n'est qu'un moyen, celle-ci est le but même de ceux qui consacrent leur vie à la jeunesse. C'est pourquoi l'éducation est au-dessus de la science et de l'instruction, de même que le bien domine le vrai et de même que la vertu a plus de prix que le talent.

Et cependant, aujourd'hui, on ne parle que d'éclairer l'esprit humain. De l'instruction, s'écrie-t-on de toutes parts, de l'instruction ! C'est fort bien. Disciples de ce Dieu qui aime à être appelé le Dieu des sciences, nous aimons, Nous aussi, les nobles études, nous aimons ceux qui s'y consacrent et qui les cultivent ; nous aimons que tous, riches et pauvres, nobles ou enfants du peuple, chacun selon ses facultés intellectuelles et sa situation spéciale, acquièrent les connaissances nécessaires et convenant à leur propre état.

Bien plus, nous regardons autant et bien plus que tout autre, comme une conquête tout ce qui contribue à faire avancer même d'un seul pas la société humaine sur la voie du progrès civil, et nous saluons avec joie le relèvement de notre patrie qui redevient florissante et s'orne de nouvelles gloires. Ce système qui consiste à s'en tenir opiniâtement aux vieilles choses et à s'accrocher comme des polypes à ce qui est ancien ; cette manie de jeter la pierre à tout ce qui a l'air d'être une innovation, même sur le terrain des faits ; cette habitude d'exciter la méfiance contre quiconque ne sait pas se plier à représenter le système de la momification, ou l'âge de la pierre, non, cette méthode-là, ce n'est pas l'Évangile, ce n'est pas non plus la religion : c'est un symptôme d'ignorance et d'entêtement, plutôt que de savoir et d'honnêteté.

Que l'on cultive donc les arts et les sciences, pourvu que, bien entendu, ils ne sortent point de leurs limites naturelles ; que la lumière de l'enseignement se répande largement partout, mais que l'on oublie point d'unir l'éducation à l'instruction. Celle-ci sans celle-là, ferait plus de mal que de bien, puisqu'elle mettrait entre les mains de l'homme une force, sans lui fournir le moyen de la modérer...

Demandez-le à tant de pauvres mères, à tant de pères désolés. Ils ont ce fils, cette fille qui, en fait d'instruction, ne laisse rien à désirer. Ils connaissent la physique, l'histoire, l'arithmétique, la géographie, le dessin, la musique... et cependant, voyez comme ils grandissent insoumis et désobéissants ! Que de présomption dans leurs petites têtes ! Que d'arrogance ! Quelle en est l'origine ? le manque d'éducation.

Interrogez les statistiques contemporaines. On multiplie les écoles ; on dépense largement et sans mesure pour les entretenir, on propage avec une rapidité inconnue jusqu'à nos jours l'instruction, et pourtant les désordres s'accroissent en même temps et d'une manière effrayante ; et les journaux de toutes les villes et de tous les partis nous font frissonner chaque jour par le récit des grèves, des vols, des fraudes, des obscénités révoltantes, des exécrables suicides, des crimes atroces, dont le monde civilisé est le théâtre. Quels sont les auteurs de ces méfaits ? Le plus souvent ce sont des gens sortis des écoles publiques, des personnes auxquelles une certaine instruction ne fait point défaut, mais qui manquent complètement de ce qu'il importe le plus d'avoir : l'éducation.

Mais qu'est-ce donc que l'éducation, selon les principes de la foi chrétienne, ce qui équivaut à dire selon la vérité ? C'est le perfectionnement moral de l'homme, ou, comme il a été dit, une culture soignée et assidue qui ouvre le cœur à la vertu et forme l'homme civilisé et poli.

MGR. SCALABRINI.

BIBLIOGRAPHIE

Religion

LE PARFUM DE LOURDES, par Louis Colin. Un vol. in-8 écu, de 450 pages, 3 fr 50 ; chez Bloud et Barral, Paris.

Ce qui se voit, ce qui se sent, ce qui se goûte au lieu le plus intime des âmes, sur les bords du Gave, tel est le *Parfum de Lourdes*. Les innombrables pèlerins qui ont visité la Grotte et que la Grotte a charmés, seront heureux de lire ce volume qui, dans une suite de tableaux exquis, de récits merveilleux, émouvants, de descriptions enchantées, retraduit pour eux la physionomie inoubliable du panorama qu'ils ont contemplé. Chacun y retrouvera, comme dans un *memento*, son Lourdes tel qu'il l'a connu aux grands jours, ce Lourdes unique qu'il emporte comme un rêve d'outre-monde, au fond de ses chers souvenirs. L'ouvrage de M. Louis Colin n'intéressera pas moins, nous devons le dire, ceux qui, n'ayant pas eu le bonheur de voir Lourdes, seraient désireux de le connaître.

Cet ouvrage est le digne *pendant* du beau livre sur *La Salette*, paru il y a quelques mois à la même librairie, sous les auspices de NN. SS. les Evêques de Grenoble et de Verdun, livre dû également à la plume d'un écrivain chrétien des plus distingués, M. I. Bertrand.

Histoire

HISTOIRE DES PRINCES DE CONDÉ, par le duc d'Aumale ; vol. V, in-8, 7 fr 50 ; chez Calmann Lévy, Paris.

Presque au lendemain de sa rentrée en France, d'où on n'aurait jamais dû le bannir, M. le duc d'Aumale publiait le cinquième volume de l'*Histoire des Princes de Condé*. Quand il partait, il avait envoyé, selon le mot heureux de M. Jules Simon, " sa carte de visite " à l'Institut et à la Patrie. " C'est une manière à lui, disait encore l'éminent académicien, en parlant de son royal confrère, de se venger du coup qui le frappait. Elle n'est à la portée, ni de toutes les fortunes, ni de tous les cœurs ". Pour annoncer son retour, l'Exilé envoie une autre carte de visite, son beau livre, qui n'est à la portée, lui aussi, ni de tous les esprits, ni de tous les talents.

Ce cinquième volume embrasse la période de la vie du grand Condé qui va de l'échec de Lérida à son emprisonnement ; le fait capital qui s'y remarque, c'est la bataille de Lens, dont le succès brusqua au profit de la France le dénouement des négociations de Münster. M. le duc d'Aumale, dans ce nouveau livre, a abordé l'époque peut-être la plus intéressante de l'histoire de son héros, le grand Condé. Il le montre couronné des lauriers de Rocroy et de Fribourg, continuant à bien servir la France par ses campagnes de Catalogne et de Flandre. La jalousie de Mazarin essaie de l'amoindrir, de le tenir dans l'ombre ; elle s'effusque d'une gloire qui va grandissant.

Et voici qu'autour de Condé, la Fronde s'éveille, où les magistrats " entêtés du bien public et de la haine des impôts ", comme dit Mme de Motteville, entrent en lutte contre la royauté ; où ensuite les Princes, guidés par des motifs moins avouables que le Parlement, mettent la patrie en danger en s'associant aux menées de l'ennemi. A suivre M. le duc d'Aumale dans le récit de tant de péripéties, de tant d'intrigues, l'intérêt ne se ralentit jamais.

Dans le premier chapitre, le duc d'Anguien nous est présenté, au

retour de son expédition sur le Rhin, venant se refaire d'une douloureuse convalescence, au château de Chantilly, où il retrouve sa mère et sa femme, Claire-Clémence de Maillé-Brezé, nièce de Richelieu, qu'il avait été contraint d'épouser. On sait que dans son *Oraison funèbre*, Bossuet ne prononça pas, même une seule fois, le nom de la femme de Condé, tant il redoutait de ressusciter de trop douloureux souvenirs. Condé avait donné son cœur à Mlle de Vigean, et, à cette date, en 1645, il songeait plus que jamais au "démariage".

Eût-il obtenu le divorce, Mlle de Vigean n'aurait peut-être point consenti à prendre la place de l'épouse disgraciée. Elle se retira, en effet, au Carmel, plus heureuse que La Vallière, plus tard, ne laissant après elle qu'une réputation intacte. Au milieu des bruits de guerre et de victoire qui s'élevaient dans la vie de Condé, elle passe, douce et pure, et demande au cloître le silence et la paix : vision qui console, et où se révèle l'autre aspect de ce monde altier, adonné aux passions, tel qu'il vit dans les pages où M. le duc d'Aumale le décrit. Sous le "remue-mévent", la vie sérieusement chrétienne garde son efficacité ; elle agit sur les âmes ; elle exhale son parfum délicat, qui s'appelle la piété : et auprès de ces héroïnes de la Fronde, pour combattre l'influence de leurs exemples, de nobles femmes, pareilles à Marthe de Vigean, s'immolent dans une holocauste qui les prend tout entières, victimes choisies arrachant le pardon pour les autres et obtenant leur merci.

A côté de celles-là, M. le duc d'Aumale nous montre d'autres femmes qui traversèrent l'existence de Condé ; la Palatine, Ninon de Lenclos, et il les replace dans leur entourage : les *Libertins*. Le contraste est saisissant, et bien artistique dans le groupement de tant de figures variées. M. le duc d'Aumale excelle en crayonner les portraits : quelques traits vigoureux, accusant la physionomie avec une netteté originale, à la hâte, sans cependant qu'aucune des marques essentielles soit laissée dans l'ombre, c'est tout et cela suffit. Si ses récits de batailles rappellent les grandes peintures d'un Van der Meulen, la manière de dessiner une tête fait penser à quelques belles gravures de Nanteuil.

Voici Marie de Gonzague : "âme inquiète, à la fois crédule et hardie, accordant à l'astrologie judiciaire la foi qu'elle refusa longtemps aux dogmes chrétiens, puis finissant par se soumettre à la sévère direction de l'abbé de Saint-Cyran, tout en continuant de consulter les astres." Voici Bourdelon, d'abord le médecin de Condé, puis qui s'attache à Christine de Suède : "habile praticien, versé dans plusieurs sciences, narrateur, un peu charlatan, gonflé de vanité, traînant derrière son carrosse estafiers et laquais, courant après les abbayes, les évêchés même, sans croire en Dieu, amusant indifféremment ceux qu'il flatte par une bouffonnerie ou par un sacrilège."

Plus loin, quand Condé, au sortir des fêtes et des sensations banales qui ne le pouvaient retenir, songe à poursuivre la guerre, M. le duc d'Aumale nous le fait voir s'abouchant avec Mazarin. Comme Mazarin revit à nos yeux ! Comme il est saisi dans les lignes maîtresses de sa physionomie morale ! Retz l'a caricaturé, tout en lui rendant justice. S'il a fait de grandes choses, ce fut sans grandeur, sans "la dignité d'une fière attitude" — "A cet homme, dit M. le duc d'Aumale, qui a si heureusement conduit nos affaires extérieures, il manque cette pas-

sion de la France qui inspire Henri IV, Richelieu, ce souffle patriotique qui réchauffe la froideur de Louis XIII, anime la solennité de Louis XIV. Mazarin est un artiste ; son origine permet de dire qu'il gouverne en *dilettante* ; sans chaleur, avec une adresse comsommée, il exécute, développe le plan que d'autres lui ont légué. Son esprit n'en est que plus libre, sa marche plus sûre ; nul écart : il échappe aux entraînements du succès ; mais les calculs personnels, l'égoïsme, le " moi " l'emportent trop souvent. "

Ne dirait-on pas d'un Potter dans cette description des *Flandres* ?

" Les Pays-Bas, ces plaines que la nature semblait avoir faites inhabitables, exposées aux ravages de la mer ou couvertes d'eaux stagnantes et de vapeurs pernicieuses, avaient été transformées par la patience et l'énergie de l'homme ; les flots arrêtés par les digues, les eaux recueillies, créant l'activité commerciale et agricole ; les canaux, les prairies substitués aux marais ; les terrains ondulés couverts de céréales ; de solides chaussées ; une population compacte, très drue même sur certains points ; là, répartie dans de petites fermes, occupée aux travaux des champs ; ici, groupée dans les villes en donnant à l'industrie un développement jusqu'alors inconnu. Ailleurs, vivant près des havres d'où sortent des milliers de navires ; partout l'animation, l'intelligence, le travail assidu, le courage. "

Tel est le champ où Condé, d'abord lieutenant sous Gaston d'Orléans, puis de nouveau, général en chef, put déployer son activité et exercer son génie militaire. L'année 1646 ne s'achève point sans le voir réussir aux sièges de Mardick, de Furnes, surtout dans la prise de Dunkerque.

Si l'on veut se rendre compte de l'importance de ce dernier succès, qu'on lise la dédicace de *Rodogune* à Condé par Corneille ; le grand poète, retrouvant son génie de politique et de diplomate, y célèbre dans une prose aux allures vraiment triomphales " nos mers libres, nos côtes affranchies, notre commerce rétabli, la racine de nos maux publics coupée, d'autre côté la Flandre est ouverte, l'embouchure de ses rivières captive, la porte de son secours fermée, la source de son abondance en notre pouvoir. "

Devenu prince de Condé par la mort de son père, Henri II de Bourbon, le 26 décembre 1646, Anguien passa outre les ressentiments que lui causèrent les refus qu'on lui fit de l'amirauté ; il accepta le titre de vice-roi de Catalogne, avec la mission de réduire la province à l'obéissance au roi. De graves obstacles l'attendaient. " Grand dans la prospérité, il se trahira plus grand, quand la fortune lui sera contraire " a dit La Bruyère.

Il rencontrait, ici, le souvenir de César : il marchait, expliquant les *Commentaires*, et se formait à leurs leçons. Ce fut alors qu'il entreprit le siège de Lérida, que défendait un vaillant soldat, Brice. Hamilton, dans les *Mémoires de Grammont*, en a esquissé une vivante ébauche : " La place n'était rien ; mais don Gregorio Brice était quelque chose. C'était un de ces Espagnols de la vieille roche, vaillant comme le Cid, fier comme tous les Gusmans ensemble. "

Et alors aussi prend place un épisode devenu légendaire, mais dont M. le duc d'Aumale n'accepte pas l'authenticité : la marche du régiment de Champagne, montant à la première tranchée, sur l'ordre de Condé, en plein jour, avec vingt-quatre violons en tête "comme si c'eût été pour une noce". Le lendemain, lit-on dans les *Mémoires de Grammont*, "Grégorio Brice envoya par une trompette des présents de glace et de fruits à M. le Prince, priant bien humblement Son Altesse de l'excuser s'il n'avait point de violons pour répondre à la sérénade qu'il avait eu la bonté de lui donner."

Condé fut obligé de lever le siège ; et le nom de Lérída devint aussi célèbre que celui de Rocroy, grâce aux jaloux et aux ennemis. On fit des couplets, Condé tout le premier ; les *Léridas* servirent de flèches contre l'illustre capitaine. On peut voir, dans Madame de Sévigné, à quelles mésaventures on les appliquait, et avec quelle étrange popularité on les avait accueillis à la cour et dans le peuple.

Lens prouva que la victoire, si elle boudait un instant, restait cependant fidèle à son favori. Entre temps, Condé, le 24 janvier 1648, assistait, au Collège de Navarre, à la *Tentative* de Bossuet, qui lui avait dédié sa thèse : *De Deo trino et uno et de Angelis*. Était-ce la première rencontre de Condé et de Bossuet ? Des relations officielles avaient mis en rapport Claude Bossuet, Mayeur de Dijon et le duc d'Anguien, qui avait succédé à son père, comme gouverneur de Bourgogne.

Quoiqu'il en soit, Condé fut tenté de disputer avec Bossuet. Désormais il ne quittera plus des yeux le candidat dont il avait admiré la science et l'éloquence ; et, après l'exil, ces deux grands hommes, se pouvant voir de plus près, se rapprocheront assez pour qu'une affection cordiale les unisse. C'est à cette "tentative" d'un étudiant en théologie que nous devons l'*Oraison funèbre de Condé* : Bossuet interprétant Condé, dont il avait sondé le génie, scruté le cœur, reçu les confidences et les secrets, et guéri les intimes blessures !

Les journées de Lens fournissent à M. le duc d'Aumale la matière d'un tableau émouvant et dramatique. De notre temps, si fertile en historiens, M. Thiers s'est distingué entre tous par l'art incomparable de narrer une bataille : qui ne se souvient d'Austerlitz, de Wagram, d'Iéna, de Waterloo ? Il les raconte comme autant d'épisodes pris à une glorieuse épopée. L'intérêt se concentre sur le héros principal, pour, de là, se répandre sur les héros secondaires. Et le style, ample et flottant, entoure, comme d'un cadre très large, la toile, la fresque historique. Dans M. le duc d'Aumale il n'en va pas ainsi. Le tableau a moins d'étendue, mais plus de profondeur.

Le savant historien ne se complait point dans un récit qui lui permette d'étaler les riches couleurs de son pinceau ; il ne s'attarde point en artiste qui veut faire parade de son talent, dans des descriptions étudiées et soignées, devant provoquer les applaudissements en faveur de celui qui sait déployer tant de souplesse, et se fait tacticien sur le champ de bataille, sans quitter son cabinet de travail. Un général raconte ce qu'un autre général a fait ; c'est net, rapide et bref, sans hors d'œuvre, sans l'arrière-pensée de surprendre le lecteur et de lui faire admirer l'écrivain.

Les préparatifs, les préliminaires, le corps de l'action, ses péripéties, sa conclusion sanglante et chèrement achetée, et, dominant tout, Condé, vigilant, "trouvant la sérénité dans sa hauteur," brave jusqu'à la témérité : voilà la bataille de Lens, dans le livre de M. le duc d'Aumale. On sent que celui qui en retrace le plan et la conduite possède les secrets de l'art militaire ; il est dû métier.

Le charme qu'on éprouve à le lire est encore causé par le style même. Tout est au présent ; et l'emploi de ce temps est beaucoup plus significatif dans ce cinquième volume que dans les précédents. La pensée ne languit point ; l'œil se délecte au spectacle qui se déroule ainsi devant lui, comme sur une scène où tout vit. Les détails s'accroissent ; tout prend un corps ; tout a du relief et du mouvement. C'est plus particulièrement dans les descriptions de bataille que M. le duc d'Aumale met en œuvre cet heureux artifice d'éveiller l'attention, et, en même temps, de tout animer.

Les suites de la bataille de Lens eurent une portée immense, qu'atteste la paix de Munster. "Six semaines plus tard, dit M. le duc d'Aumale, les actes signés à Munster donnaient toute satisfaction à nos alliés, garantissaient le nouvel ordre de choses, détachaient définitivement du Saint-Empire romain les Provinces-Unies déclarées indépendantes, l'Alsace et les Trois-Evêchés, réunis à la France. C'était aussi, à bref délai, la paix avec l'Espagne, la paix partout, le repos pour la France et pour le monde."

Huit jours après cette victoire, Condé était informé par Mazarin, que l'émeute triomphait à Paris, et il était invité à venir défendre le roi. Malgré ses répugnances à suivre la politique de Mazarin, Condé accourait, écrasait les rebelles. Les événements se pressent alors. Après la paix de Rueil, Condé, maladroit peut-être, trop peu maître de lui, froisse Mazarin. En face de ce renard, le lion ne sait point se taire... Il y a là des pages magistrales, quand M. le duc d'Aumale dévoile les machinations de Mazarin, les manœuvres de Retz et signale l'attitude de Condé, trop confiant en ses forces et dans les services qu'il avait rendus. Oui, trop franc vis-à-vis de ces cauteleux, trop loyal vis-à-vis de ces retors, trop altier vis-à-vis de ces dissimulés, il devait être vaincu : le 10 janvier 1650, on le jetait au donjon de Vincennes. Il y entra le plus innocent de tous les hommes ; il en sortira le plus coupable, disait-il lui-même à Bossuet.

Là s'arrête le récit de M. le duc d'Aumale. La fin du volume est remplie par les pièces documentaires, dont presque toutes ont une rare valeur, et dont beaucoup proviennent des *Archives* de Chantilly. En les ouvrant ainsi, avec une si large générosité, le royal écrivain—pour cela seul—mériterait de ceux qu'intéresse l'histoire de notre dix-septième siècle, si original, si curieux, et, par tant de côtés, si grand.

Cicéron disait des *Commentaires* de César ; "*nudi sunt, recti et venustissimi.*" A l'avance, il caractérisait le livre de M. le duc d'Aumale ; un style sobre, ferme et nerveux, plein de relief et de vie, le style de l'histoire qui s'écrit comme un témoignage et non comme un plaidoyer. C'est le vrai style français, exprimant bien l'âme d'un vrai "Fils de France" ainsi que la révèle, si éloquemment, cette conclusion vibrante et émue, de ce cinquième volume :

“ Toute tyrannie est haïssable. L'homme de bien a le devoir de protester à tout risque contre l'acte tyrannique qui, dans sa personne, atteint le public ; — de résister, de lutter même, si, au péril de sa vie, il peut mettre un terme à l'oppression de tous ! Il n'a pas le droit de troubler sa patrie, de la déchirer, d'y porter la guerre pour venger une offense personnelle.

La limite est facile à tracer ; mais souvent les nuages la voilent ; au milieu des tempêtes l'œil cherche vainement à la retrouver.—Jusqu'où va le devoir ? S'arrêter, est-ce faiblesse où vertu ? Pousser outre, est-ce crime ou courage ? Nous verrons l'âme de Condé agitée de ce doute poignant ; puis le héros succombe, séduit par les sophismes des ambitieux subalternes, dominé par la grandeur de ses passions.—Il n'a pas attendu l'heure du repentir : il s'est condamné lui-même avant le jour du suprême entraînement. Pour atténuer cette faute, hautement et fièrement confessée, dira-t-on, avec certaine école, que l'idée de la Patrie, si vivante dans l'antiquité, s'est tout récemment révélée, aux sociétés modernes ?

Les grands coupables que l'histoire a jugés n'accepteraient pas l'absolution dédaigneuse que leur offrent les auteurs d'une théorie sans fondement ; le prévôt Marcel avait la conscience de son crime lorsqu'il ouvrait à l'Anglais les portes de Paris, et le connétable de Bourbon conduisant les lansquenets de Charles-Quint, avait été averti par la voix intérieure, avant d'être appelé au tribunal de Dieu par Bayard mourant.

Non, quoiqu'on dise, la France n'est pas née d'hier, et ce n'est pas d'hier que nos pères ont commencé à l'aimer et à la servir : lisez la harangue de d'Aubray dans la *Satire Ménippée*, ou l'*Histoire universelle* de d'Aubigné. Et lorsque, aux heures obscures, les regards inquiets cherchent un phare dans l'ombre, quand les courages s'égarèrent et que les caractères s'effacent, écoutons les voix désolées qui, après cent ans de guerre, oublièrent Bourgogne et Armagnac pour se rallier au cri de *Vive la France !*”

PAUL LALLEMAND

Enseignement

GRAMMAIRE HÉBRAÏQUE ÉLÉMENTAIRE, par l'abbé A. Chabot. 3ième édition revue et corrigée. Chez Herder, Fribourg-en-Brigau, 1889.

Après les grammaires hébraïques de Vosen-Kaulen et du P. Sénepin, la maison Herder nous offre celle de M. l'abbé Chabot, qui en est à sa troisième édition. C'est toujours le même élégant format avec texte imprimé sur beau papier en beau caractère nets, suffisamment gras et agréables à lire. Les lettres hébraïques, en particulier, sont superbes. L'ouvrage est conçu dans un sens religieux et catholique. Lissons, par exemple, l'introduction, qui est fort intéressante. Elle est divisée en trois parties : 1. Histoire abrégée de la langue hébraïque ; 2. de l'écriture des Hébreux ; 3. de l'usage de l'hébreu dans la science sacrée. Après un court aperçu des langues sémitiques, divisées en trois branches principales, l'*araméen*, parlé par les peuples de la Syrie, de la Mésopotamie et de la Babylonie, descendants d'Aram ; l'*arabe*, usité

dans la presque arabe, l'Éthiopie et le nord de l'Afrique, enfin l'hébreu dont on se servait dans la terre de Chanaan et chez les Phéniciens. L'auteur nous renseigne sur les vicissitudes de la langue hébraïque au sein du peuple juif, sur l'origine du nom d'hébreux, sur la version des *Targums*, sur le *Talmud*, et la langue *rabbinique*, enfin sur l'étude de l'hébreu aux diverses époques de l'histoire. Suit une étude abrégée sur l'écriture primitive des Hébreux, dont les plus anciens monuments sont les inscriptions de Mesa et de Siloé, et qui ressemblait probablement aux lettres du texte samaritain. Les caractères que nous employons maintenant sont d'origine babylonienne et datent de l'époque de la captivité. Les points-voyelles, les accents et les notes marginales furent introduits par la tradition ou les *Massorèthes*, postérieurement à la ruine de Jérusalem et à la dispersion du peuple juif. Le dernier point de l'introduction a une portée théologique ; on y montre comment le texte sacré a été conservé, comment il faut comprendre le décret du Concile de Trente concernant l'autorité de la Vulgate, quelle est la valeur et l'importance du texte original et quels services la connaissance de l'hébreu peut rendre à la cause de la religion.

Nous n'entrerons pas dans l'examen détaillé de la partie didactique de l'ouvrage, la pratique de l'enseignement de la langue hébraïque nous faisant défaut et nos connaissances en cette matière n'étant que très élémentaires. Il nous a semblé, toutefois, que le traité était méthodique et les définitions ainsi que les explications d'une grande clarté.—
Revue de la Suisse catholique.

Revue.

BULLETIN DES LOIS CIVILES ECCLÉSIASTIQUES.—Revue mensuelle du droit et de la jurisprudence en matière religieuse et du contentieux du culte. On s'abonne à la librairie Ch. Poussielgue, 15 Rue Cassette, Paris.

La revue mensuelle qui porte le titre de *Bulletin des Lois civiles ecclésiastiques* a été fondée en 1849 par M. de Champeaux, l'auteur bien connu du *Code des Fabriques*. Cet homme de bien, qui était en même temps un jurisconsulte d'une grande valeur, l'a dirigée pendant trente-cinq années. Puis une interruption se produisit, — en 1884. Mais la revue ne fut pas remplacée. Les nombreux intéressés qui avaient appris à l'apprécier réclamaient sa réapparition. Leur désir est réalisé ; le *Bulletin* a repris dernièrement le cours régulier de sa publication ; aucune interruption n'est plus à craindre. Le nom de son nouveau directeur, M. Camille Rémont, secrétaire du comité catholique de Paris, est à lui seul la meilleure des garanties. On retrouve ce nom partout où il y a du bien à faire et une œuvre de dévouement à entreprendre. Ajoutons que la compétence juridique de M. Rémont le désignait pour la mission qui vient de lui être confiée. Le concours de collaborateurs également autorisés ne lui sera pas défaut. Le *Bulletin* redeviendra ce qu'il a été : le guide éclairé, sûr et indispensable de tous les membres du clergé, aux degrés divers de la hiérarchie, pour la défense de leurs droits si fréquemment mis en péril, et pour la direction de leur conduite au milieu des circonstances exceptionnellement difficiles qu'ils traversent.

Il existe sur le droit public ecclésiastique d'excellents ouvrages ; mais, comme il est dit dans le *Bulletin* lui-même, " le mouvement anti-religieux qui emporte, malgré elle, la société française, est si rapide " et si violent que ces ouvrages ne tardent point à devenir incomplets et " insuffisants...Seul, un recueil périodique peut tenir les intéressés au " courant des phases multiples de cette crise déplorable...; seul il peut " résoudre les difficultés aussi nombreuses qu'imprévues que suscitent " comme à l'envi des autorités malveillantes ou des administrations " tracassières. "

Ce n'est pas tout encore : les abonnés ont le droit d'obtenir de la Revue des consultations sur les points particuliers qui les intéressent.

A TRAVERS LA SCIENCE

LA TÉLÉPHONOGRAPHIE—Nous avons dit par quels procédés Edison enregistrerait les sons, les retenait pour les reproduire ensuite à volonté, à n'importe quel moment, à n'importe quelle distance. Mais Edison ne s'arrête jamais, son esprit travaille incessamment. On nous apprend maintenant qu'il a trouvé un procédé pour reproduire les sons immédiatement à n'importe quelle distance. Ce procédé est une application du phonographe, c'est son utilisation immédiate sur un point éloigné de celui où les sons sont produits.

Faisons comprendre comment on peut s'y prendre pour remplir ce programme : parler à Paris, par exemple, et être entendu à Bruxelles, je suppose, mais non pas comme on est entendu à l'aide d'un téléphone, être entendu comme si on était à Bruxelles même, par un nombre quelconque de personnes. Il faut pour cela un phonographe, à Paris, qui recueille sur son cylindre les paroles qui y sont prononcées ; on peut faire tourner alors le cylindre du phonographe qui reproduit la parole, et les vibrations qui sont produites dans l'air sont communiquées à un transmetteur à charbon d'Edison, qui lui-même produit un courant ; ce courant arrive à Bruxelles dans un appareil qu'Edison appelle un électro-motographe. Une vibration se produit dans une plaque vibrante, et la parole se trouve reproduite ; elle s'enregistre sur un nouveau cylindre, et on peut alors la reproduire pour un nombreux auditoire.

Sans entrer dans trop de détails, il suffira de comprendre que le système consiste à mettre en deux points éloignés l'un de l'autre deux phonographes et à établir une communication téléphonique de l'un à l'autre. Ce ne sont plus deux personnes qui se parlent, ce sont deux machines dont l'une reproduit à une grande distance tous les mouvements de l'autre. La première a enregistré des sons, la seconde enregistre également les mêmes sons et peut alors les reproduire. C'est ce que M. Edison appelle la téléphonographie : c'est l'art d'écrire la voix au loin. On a pu récemment transmettre électriquement à Philadelphie des paroles prononcées à New-York, à une distance de 160 kilomètres et les transmettre de manière à les conserver. Car il faut bien comprendre que c'est là ce qui distingue la téléphonographie de la téléphonie : celle-ci reproduit les sons, mais ne les garde pas. Le nouveau procédé les reproduit et les garde. C'est tout ce qui se peut imaginer de plus ingénieux.

nieux ; mais peut-être les applications de cet art nouveau ne seront pas très nombreuses, surtout si l'on réussit, comme on nous le promet, à envoyer des phonogrammes au loin sans les abîmer, tout comme on envoie des lettres quelconques. Car ces phonogrammes, en s'appliquant à des phonographes convenables, donneront la reproduction du son à toute distance, sans qu'il soit nécessaire d'avoir des fils et des courants entre le point de départ et le point d'arrivée.

L'APPAREIL TÉLÉGRAPHIQUE BAUDOT—L'appareil de M. Baudot qu'on peut voir fonctionner au pavillon des postes et télégraphes français, sur les terrains de l'Exposition de Paris, est le dernier mot du télégraphe-imprimeur à transmission multiple et c'est assurément un appareil extraordinairement ingénieux.

Imaginez un simple petit clavier composé de cinq touches ; à côté est un enregistreur avec son petit rouleau de papier bleu sur lequel s'impriment les lettres. Ne nous occupons point des communications de mouvement et ne regardons que les résultats. Quand l'employé presse une touche, l'appareil imprimeur imprime la lettre A par exemple ; en appuyant sur une autre touche, sur deux touches à la fois, sur trois, on imprime les autres lettres de l'alphabet. On conçoit aisément qu'avec cinq touches touchées, ou isolément, ou par groupes, on puisse obtenir un nombre de combinaisons égal à celui des lettres de l'alphabet. On obtient ainsi l'impression d'une dépêche sur le ruban de papier, sans fatigue, comme on joue du piano, sans faire entendre le bruit sec et insupportable des anciens appareils.

Pour la démonstration, on a placé le récepteur et le manipulateur l'un à côté de l'autre : dans la pratique, ils sont aux deux extrémités du courant au point de départ et au point d'arrivée. Quand on appuie sur les touches, des courants sont automatiquement transmis sur la ligne, et le sens de ces courants, leur durée, leur nombre, dépendent du jeu du manipulateur. Au point d'arrivée, les courants actionnent les petits organes délicats qui règlent l'impression. Il faut remarquer que la traduction de ces signaux et leur impression se font à l'aide d'organes indépendants de ceux qui servent à la réception proprement dite ; ainsi les opérations en quelque sorte locales de l'impression n'entravent pas le travail de la ligne qui peut être, pendant le même temps, utilisée pour la transmission d'autres signaux. On voit à l'Exposition des appareils où deux employés transmettent deux dépêches en même temps, avec deux claviers différents, sur le même fil. Les deux courants, qui ne se contrarient en rien, peuvent être de même sens ou de sens inverse. On peut, dans la pratique, envoyer, par exemple, deux dépêches en même temps de Paris à Rome ou une dépêche de Paris à Rome et une autre de Rome à Paris. Sur des distances moindres, par exemple, de Paris aux grandes villes de France, on arrive, à l'aide de ces appareils, à faire marcher quatre dépêches sur un seul fil ; on est allé même jusqu'à six. On conçoit qu'avec de tels appareils, avec les Baudot duplex, quadruplex, sextuplex, on arrive à des rendements tout à fait extraordinaires. On m'a parlé de 9,000 mots envoyés à l'heure ; le duplex donne couramment 3,000 mots à l'heure.

En somme, ce qui caractérise ce système c'est que la transmission des signaux et leur traduction sont choses tout à fait indépendantes ; il

en résulte que les organes par lesquels passent les signaux sont indépendants et peuvent être utilisés aussitôt qu'ils deviennent libres. Le plus important de ces organes est le fil même de la ligne ; il peut transmettre un signal, même quand celui qu'il a déjà reçu se traduit dans les organes qui l'emmagasinent, en quelque sorte, et l'impriment. Que faut-il pour cela ? Un second manipulateur qui travaille à côté du premier, avec un second groupe de relais et un second traducteur de signaux. C'est ainsi que se réalise le problème des transmissions multiples au moyen d'un seul fil. Le principe général exposé, on comprendra que nous ne puissions entrer ici dans aucun détail sur les très ingénieux et très délicats mécanismes qui servent à l'appliquer, ceux qui ont un peu de familiarité avec la télégraphie et ses procédés auront plaisir à les admirer dans le pavillon de la télégraphie.

M. Baudot a fait breveter son appareil en juin 1874 et l'a mis à l'essai en 1875 sur un fil partant de Paris, passant par le Havre et Lisieux, revenant à Paris et touchant à Versailles. C'était une longueur de 550 kilomètres. En 1877, on mit cinq appareils en service sur la ligne de Paris à Bordeaux. Ces appareils ont figuré à l'exposition de 1878. En 1879, on mit en service sur la même ligne deux nouveaux appareils à transmission quadruple ; on appliqua ensuite le système sur la ligne de Paris à Lyon, avec les meilleurs résultats.—A. Vernier.

GALVANOCAUTÈRE—Le Dr Faucher qui, avec la collaboration de M. Morin, a construit, il y a plusieurs années, l'appareil galvanocaustique le plus généralement employé aujourd'hui, a présenté dernièrement à l'Académie de médecine de Paris, une forme nouvelle de son galvanocaustère. Grâce à des dispositions très simples, l'opérateur peut régler l'intensité du courant en faisant basculer la pile, avec le pied, pendant qu'avec les mains il dirige l'anse ou le couteau galvanique. Il peut aussi régler l'intensité du courant en se guidant sur les indications d'un fil témoin placé dans le manche du cautère.

MOUVEMENT DE LA LIBRAIRIE

HISTOIRE—Chez Palmé, Paris : *Une grande dame dans son ménage au temps de Louis XIV*, d'après le journal de la comtesse de Rochefort (1689), par Ch. de Ribbe, un vol. in-18, 3 fr. 50—*Histoire contemporaine de la France* par J. A. Petit, tome XII et dernier. Un beau volume in-8, de 580 pages. 6 fr. Les onze premiers volumes se vendent également 6 fr. chacun.

DROIT—Chez Marchal et Billard, Paris—*Formulaire pour contrat de mariage*, avec observations théoriques et pratiques et trait. des droits d'enregistrement, par Albert André, ancien notaire. 2ième édition revue et augmentée, 1 vol. in-8 ; 3 fr.—*Les associations et les sociétés devant la loi pénale*, par Julien Brégeault, Docteur en droit, Brochure gr. in-8, 1 fr 50.—Chez Chevalier-Marescq et Cie : *La protection des œuvres de la pensée*, par Victor Janet, avocat près la cour d'appel de Paris, tome II, in-8, 10 fr.

AVIS.—La seconde année de publication du *Chercheur* ne commencera qu'au 1er janvier 1890. Les deux derniers numéros de la première année paraîtront dans le cours de l'automne.